lt. coll.
226
i

H. coll. 226 1

NAUFRAGE

DE MACKAY.

DE L'IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER,
RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, n°. 18.

RELATION

D'UN

NAUFRAGE

Â

SUR LA CÔTE D'ARACAN,

DANS LES INDES ORIENTALES,

D'après les mémoires de W. MACKAY; suivi du Voyage à Alger par A. T. Boehl, et de la Captivité de la jeune comtesse de Burke;

Faisant partie séparée de la Bibliotheque Géographique et Instructive des Jeunes Gens, par CAMPE.

Ferdinandeum
LEGAT
Joh. Wieser

A PARIS,

Chez J. E. Gabriel DUFOUR, libraire
rue des Mathurins, n°. 7.

1807.

Ga 170 155

Bayerische
Staatsbibliothek
München

RELATION

D'UN NAUFRAGE

SUR LA CÔTE D'ARACAN,

DANS LES INDES ORIENTALES,

D'APRÈS LES MÉMOIRES

DE W. MACKAY,

JEUNE LIEUTENANT DE VAISSEAU ANGLAIS.

INTRODUCTION.

JE me propose, mes jeunes amis, de vous présenter encore une fois, dans cette histoire, un exemple des moyens étonnants de conservation que Dieu a donnés à l'homme, la plus sublime de ses créatures.

Le cheval, vous le savez, a reçu la

force et la grandeur en partage : l'éléphant est encore plus grand et plus fort ; mais combien ces deux animaux sont-ils au-dessous de l'homme, lorsqu'il s'agit de supporter la faim, la soif, le froid, le chaud, les douleurs et les privations de toute espèce! L'homme, quoique plus petit et plus foible, n'est dépourvu ni de courage, ni de patience, ni de résolution pour y résister. Puissent ces vertus précieuses ne pas vous manquer lorsqu'elles vous seront nécessaires, au milieu des vicissitudes et des dangers de la vie humaine, auxquels vous êtes exposés dans le cours de votre existence!

Voulez-vous savoir comment on peut les acquérir, par un genre de vie simple, naturel et actif ; c'est en se fortifiant de bonne heure le corps et l'ame, ce qu'on ne peut faire que par cette manière de vivre : c'est en contractant l'habitude de s'abandonner aux

volontés sacrées de la providence qui conduit tout, qui est toujours bonne, et toujours sage, lors même que nous ne pouvons pas le concevoir : c'est surtout en ayant une conscience pure et sans tache.

On ne sauroit se figurer de quelles choses est capable, à quelles épreuves peut résister l'homme qui a le cœur ferme et une entière confiance en Dieu, qui peut se rendre à lui-même ce témoignage, qu'il n'a pas mérité, par sa faute, les souffrances et les périls auxquels il est en proie. Je prie le ciel qu'il vous aide tous à avoir dans votre propre cœur un témoin aussi consolant. Je le supplie de vous accorder une confiance et une persévérance semblables à celles du jeune Mackay, si vous veniez à vous trouver en butte aux mêmes adversités.

Mais, avant de passer à cette histoire, il faut vous rappeler une con-

vention que nous avons déjà faite; c'est que, toutes les fois que vous voudrez lire cet ouvrage, il est indispensable d'abord de jeter les yeux sur la carte, et de ne commencer votre lecture qu'après avoir renouvelé connoissance avec les pays, les mers et les contrées dont il devra être question.

Cherchez aujourd'hui sur la carte la position des Indes orientales. [1] Vous savez, je crois, que toute la partie méridionale du continent de l'Asie, désignée sous ce nom, consiste dans les états du grand Mogol, ou Indostan, et deux grandes presqu'îles, dont l'une en deçà, l'autre au delà du Gange, fleuve superbe de cette partie du monde. Vous savez de même, je pense,

---

[1] La première carte venue suffira pour cet objet. Au surplus, on en trouvera une détaillée en tête de l'*Ambassade à la cour du grand Lama du Thibet*, qui fera le sujet des deux prochains volumes. (*Note de l'Editeur.*)

que la partie occidentale de la première presqu'île s'appelle la côte de Malabar, et que la partie orientale, située à l'opposite, se nomme la côte de Coromandel; que, vers le nord de cette contrée, s'étend un vaste territoire appelé le Bengale; et que de son nom est venu celui de golfe de Bengale, que l'on donne au bras de mer qui sépare les deux presqu'îles.

Je puis enfin supposer que vous êtes instruits que les Anglais qui possèdent, dans toutes les parties du globe, non seulement des établissements et des colonies isolées, mais même des pays et des empires immenses, se sont également établis dans les Indes orientales, et qu'ils sont maîtres de la plus grande partie de cette riche contrée, ainsi que des îles qui en dépendent. Leur compagnie des Indes orientales y exerce une autorité en partie médiate et en partie immédiate, c'est-à-

dire qu'elle dicte des lois aux chefs légitimes de ce pays. Ce gouvernement est ainsi appelé, parce qu'il se compose d'une société de marchands anglais, qui, moyennant les grosses sommes d'argent qu'ils donnent de temps en temps à la couronne de la Grande-Bretagne, en sont les souverains exclusifs. Le chef temporaire porte à la vérité le titre modeste de gouverneur; mais, pendant toute la durée de ses fonctions, il peut s'environner d'un pouvoir et d'un éclat qui ne le cèdent peut-être pas à la dignité de beaucoup de rois en Europe.

La compagnie anglaise a établi avec toutes les contrées de l'Inde, et les contrées voisines qu'elle n'a pas encore pu soumettre, des relations de commerce, pour en tirer toutes les productions de la nature et de l'art qui leur sont propres, et les échanger contre des marchandises fabriquées en

Angleterre. Elle entretient de semblables rapports avec le Pégu.

Le Pégu est situé sur la presqu'île au-delà du Gange, le long de la côte orientale du grand golfe de Bengale. Il a pour limites, vers le nord et le nord-ouest, les royaumes d'Ava et d'Aracan; à l'est, ceux de Tonquin et de Siam; à l'ouest et au sud-ouest, il est baigné par le golfe de Bengale.

Le Pégu avoit autrefois ses souverains particuliers : mais, depuis une soixantaine d'années, un hardi conquérant, après avoir usurpé le trône d'Ava, a réuni les deux empires. La capitale du Pégu, d'où les Anglais trafiquent avec le Bengale, s'appelle Rangun : elle est située sur un bras du fleuve Siriam. Je vous prie de bien retenir ce nom, ainsi que la situation de ce pays, parce qu'il n'a guère été connu que de nos jours. Quand même il n'en seroit pas beaucoup question

dans le cours de ce Voyage, la connoissance préalable ne vous en seroit pas moins très-utile, vu que je compte vous y ramener très-prochainement, pour vous entretenir du Voyage intéressant d'un ambassadeur anglais dans le royaume d'Ava.

La principale production que les Anglais vont chercher dans ce pays, consiste en un bois de construction pour les navires, qui provient d'une espèce d'arbre appelé *teka* ou *tecktone*. Cet arbre ressemble beaucoup à nos chênes d'Europe, à cela près que son bois est beaucoup plus élastique, quoiqu'il soit plus dur.

Passons maintenant à l'histoire du vaisseau dont les malheurs feront le sujet de cette relation.

C'est à Rangun que commença cette triste navigation. Je laisse parler le jeune héros de cette aventure. Il en a fait connoître les détails, dans une

lettre qu'il écrivit à son père, à Londres.

JE reçus à Rangun, capitale actuelle du Pégu, l'ordre de quitter le bâtiment sur lequel j'étois venu dans ce port, pour m'embarquer sur le vaisseau la *Junon*, en qualité de second lieutenant. Le capitaine se nommoit *Bremner*. Notre bâtiment, qui pouvoit porter quatre cent cinquante tonneaux, 1 étoit chargé de bois de teka. Sa destination étoit pour Madras, capitale des possessions anglaises sur la côte de Coromandel. Le vaisseau étoit vieux et usé, et, dans les règles, on n'auroit pas dû le mettre en mer, avant d'y faire des réparations urgentes : mais l'insouciance et la témérité des

---

1 C'est-à-dire, un poids de neuf mille quintaux ; le tonneau de mer est un poids idéal de deux milliers.

marins vont souvent à l'excès. Accoutumés à braver les périls de toute espèce, ils dédaignent et méconnoissent le danger lorsqu'il seroit plus raisonnable de le prévenir.

L'équipage proprement dit du vaisseau consistoit en cinquante-trois personnes, qui étoient, pour la plupart, des *lascars*, c'est-à-dire, des marins indiens. Nous avions de plus, outre la jeune épouse du capitaine et sa femme de chambre, beaucoup de Malais à bord; [1] de sorte que le nombre total des personnes embarquées se montoit à soixante-douze.

Nous levâmes l'ancre le 29 mai 1785, et nous mîmes en mer : mais à peine

---

[1] C'est-à-dire, des habitants de Malacca, comme je l'ai déjà expliqué dans une note du Voyage de Carteret. Malacca est sur la pointe méridionale de la presqu'île au delà du Gange. (*Note du Traducteur.*)

fûmes-nous sous voiles, que nous courûmes sur un banc de sable. Comme c'étoit naturellement la proue qui avoit touché et qui s'étoit engagée, on transporta sur l'arrière du bâtiment tout ce qui étoit susceptible d'être déplacé, afin d'alléger l'autre partie et de la remettre à flot; mais tous nos soins furent inutiles.

Heureusement pour nous, la marée basse venoit de commencer : nous avions donc tout lieu d'espérer que la marée haute nous délivreroit, si nous pouvions attendre jusque-là avant que le vaisseau, à force d'être agité par les vagues, s'engageât plus fortement encore dans le sable.

Pour empêcher ce malheur, nous jetâmes deux ancres dites *de nécessité ;* mais, le câble d'une d'elles s'étant bientôt rompu, l'autre fut entraînée par le mouvement du vaisseau, et nous fûmes obligés de jeter la maîtresse-ancre.

Celle-ci remplit son objet, et le vaisseau demeura en place jusqu'à ce que la marée l'eût remis à flot.

Nous levâmes l'ancre; et, comme on ne remarquoit nulle part de *voie d'eau*, nous nous crûmes sauvés; nous continuâmes tranquillement notre navigation.

Deux jours après, il s'éleva un vent contraire; il tomba des raffales de pluie; la mer étoit extrêmement agitée. Bientôt une voie d'eau se déclara dans la carcasse de notre vieux bâtiment: elle étoit même si considérable, que les efforts réunis de tous ceux qui étoient à bord pouvoient à peine rejeter l'eau en dehors avec les pompes. Par malheur, ces mêmes pompes, par l'usage continuel qu'on en faisoit, devenoient, de temps en temps, hors de service, parce que le sable, qui se trouvoit mêlé avec l'eau, en endommageoit le mécanisme; et, pour com-

ble d'infortune, nous n'avions pas un seul charpentier parmi nous. Les outils nécessaires pour les réparer nous manquoient absolument ; mais nous vérifiâmes la justesse de cet ancien adage : Que le besoin est le meilleur des maîtres ; qu'il donne non-seulement plus d'activité, mais plus d'adresse et d'esprit d'invention ; car nous, qui n'étions pas charpentiers, nous en faisions l'office sans en avoir les outils, et nous nous acquittions de ce métier autant que cela étoit possible dans de pareilles circonstances : nous réussîmes à empêcher le navire d'être submergé.

Le mauvais temps continuoit ; et, comme nous ne pouvions nous dissimuler le déplorable état du navire, on mit plusieurs fois en délibération la question de savoir si nous devions poursuivre notre voyage, ou revenir à Rangun. Le premier parti étoit, à la vérité, très-hasardeux : après de

mûres réflexions, le dernier nous parut infiniment plus court.

La côte du Pégu est si basse, qu'on peut à peine être vu à la distance de trois lieues des côtes ; on y trouve, tout au plus, sept brasses [1] de fond. Nous ne pouvions retourner qu'avec le vent *debout*, c'est-à-dire, directement opposé ; il paroissoit donc difficile de revenir au lieu d'où nous étions partis. Dans de telles conjectures, il fut résolu de continuer notre route, puisque tout espoir de salut n'étoit pas encore perdu, et de nous abandonner à la destinée.

---

[1] La brasse est une mesure de profondeur d'environ cinq à six pieds. Sept brasses forment donc une profondeur considérable et suffisante pour un navire ; mais, dans les parages où sept brasses sont la plus grande profondeur, la mer ordinairement, dans la plupart des endroits, a peu de fond, et est impraticable pour les grands vaisseaux.

Le sixième jour enfin, le vent s'appaisa, et, à notre grand plaisir, le vaisseau ne laissoit pas entrer plus d'eau que ce qu'on pouvoit épuiser avec une seule pompe. On visita la carcasse du bâtiment pendant le calme, et l'on découvrit que la voie d'eau étoit formée dans la poupe, un peu au-dessus de la ligne d'eau, c'est-à-dire, du niveau de la mer. On lança aussitôt un canot, pour boucher les trous avec des étoupes et y clouer deux couvertures, l'une de linge goudronné, l'autre de cuir. Nous regardions alors notre délivrance comme certaine; nous nous adressions, les uns aux autres, des félicitations mutuelles; nous continuâmes notre navigation avec sécurité, et pleins de courage.

Oh! quel inconcevable aveuglement étoit le nôtre! Comment des hommes qui connoissoient la perfidie de la mer depuis plus d'un jour pouvoient-ils se

persuader un instant qu'un morceau de linge et un morceau de cuir fussent capables, au milieu d'une tempête comme au milieu du calme, de résister à la fureur des vagues ?

Dans ce moment où la mer étoit paisible, il nous eût été facile de rentrer à Rangun, et d'y remettre le bâtiment dans un état convenable ; nous laissâmes follement échapper ce seul instant de salut, pour n'obéir qu'à une fausse confiance dans une misérable réparation de notre vaisseau. Dès-lors une longue chaîne de souffrances les plus horribles, des dangers les plus effrayants, se déroula devant nous ; et cette seule faute en fut la cause.

Six jours après la reprise de notre voyage, une nouvelle tempête s'étant élevée, il ne tarda pas à en résulter un malheur facile à prévoir : la voie d'eau se rouvrit, les pompes s'endommagèrent l'une après l'autre ; l'équi-

page ne pouvoit plus suffire à en arrêter les progrès. Notre position devenoit, d'heure en heure, plus dangereuse et plus alarmante. Au bout de quatre autres jours, un travail continuel et la privation absolue du repos nous ayant épuisés, nous résolûmes de mettre toutes les voiles dehors, pour atteindre, si cela étoit possible, avant la perte absolue du vaisseau, la côte de Coromandel. Nous mîmes ce projet à exécution ; mais, comme nous étions occupés sans relâche à faire jouer les pompes, il fallut négliger le secours si nécessaire des voiles ; de sorte que toutes, excepté celle de beaupré, [1] dont nous pouvions nous servir encore, furent déchirées par le vent.

Le navire commençoit à s'enfoncer si fort, et à marcher si pesamment,

---

[1] Celle du mât couché obliquement sur la proue du vaisseau. (*Note du Traducteur.*)

que nous perdions tout espoir de le voir se relever : la terreur, l'épouvante et le découragement s'emparoient de l'équipage ; nous avions toutes les peines du monde à maintenir chacun à son poste. Nous avions déjà passé sept jours terribles dans cette situation désespérante, lorsque, le huitième, les gens employés dans le bas du vaisseau montèrent avec la nouvelle que l'eau gagnoit déjà le second pont. Aussitôt beaucoup de personnes, sur-tout les lascars, s'abandonnèrent entièrement au désespoir : les lâches séduisirent les braves, et tout l'équipage demanda, à grands cris, que l'on mit en mer les canots. Nous ne savions que trop combien cette ressource étoit insuffisante ; nous tâchâmes d'en convaincre par leurs propres yeux ces hommes désespérés. Nous n'avions à bord qu'une vieille yole (un petit canot) et une pinasse à six rames,

(un canot plus considérable.) Ces deux bateaux étoient criblés de trous et de fentes. La seule chose que nous jugeâmes praticable, ce fut de couper le grand mât, pour alléger d'autant le vaisseau, et cela fut sur-le-champ exécuté. Par malheur, le mât qu'on avoit coupé ne tomba pas dans la mer, mais tout de son long dans le vaisseau. Le désordre universel qu'occasionna cet événement fit perdre la tête au pilote; il abandonna le vaisseau à la dérive, et le bâtiment s'enfonça encore plus : la mer passa par-dessus de tous côtés.

Madame Bremner, la femme de notre capitaine, se tenoit toujours dans son lit sous le tillac : elle eut néanmoins assez de présence d'esprit et de force pour ouvrir une *écoutille*. M. Wade, le premier lieutenant, et moi, nous lui donnâmes la main, et nous l'aidâmes à monter sur le château d'arrière (étage élevé sur la poupe du vaisseau) : nous

l'attachâmes au câble du mât d'artimon, [1] afin que les vagues qui battoient le tillac ne l'entraînassent pas.

Le bâtiment ne coula cependant pas tout-à-fait à fond ; il ne s'enfonça que jusqu'à la hauteur du premier tillac. Il se maintint à cette élévation ; et la raison en étoit que notre cargaison consistant, comme je l'ai déjà dit, en bois de Teka, et cette substance étant, comme on sait, plus légère qu'un pareil volume d'eau, nous ne pouvions pas être entièrement submergés. Sans le lest de sable qui se trouvoit à fond de cale, le bâtiment ne se fût pas enfoncé au-delà de la *ligne d'eau* ; mais ce même lest, qui, sous ce rapport, nous étoit si nuisible, nous rendit, d'un autre côté, un important service ;

---

[1] Nom du troisième mât qui s'élève sur la poupe. Le premier s'appelle mât de *misaine*, le second *grand mât*, le troisième *artimon*.

car il empêcha le bâtiment de pencher sur le côté, et il le maintint dans une situation verticale.

Dans le moment où le bâtiment semblait s'abymer, nous montâmes tous sur les mâts et dans les câbles pour échapper à la mort une minute de plus. Le capitaine Bremner, sa femme, M. Wade, plusieurs autres personnes, et moi, nous grimpâmes sur le mât de misaine, pendant que les autres se tenoient suspendus aux cordages. Un seul, qui se trouvoit sur l'avant, atteignit le mât de beaupré. Nous grimpâmes peu à peu jusque dans les hunes, qui sont, comme on le sait, des cages de bois assez semblables à un grand panier, attachées avec beaucoup de cordes, qui s'élèvent depuis le milieu des mâts jusqu'à leur extrémité. 1

---

1 Chaque mât se divise en trois compartiments. Prenons pour exemple le grand mât ;

Là, nous avions la commodité de nous asseoir ou de nous coucher : pourvu que nous eussions le soin de nous tenir assez fortement aux câbles, nous évitions le danger d'être précipités en bas par les fortes secousses du vaisseau ou par les coups de vent. Ceux qui n'avoient pu atteindre un mât ou trouver de la place dans les hunes, étoient obligés de demeurer suspendus au milieu des cordages.

Madame Bremner, à l'instant où elle se sauva de sa chambre pendant que le navire menaçoit de s'abymer, n'avoit pu emporter d'autre vêtement qu'une chemise et un léger jupon qu'elle avoit sur le corps : elle se plaignoit beaucoup du froid ; et comme son mari n'avoit que les habillements absolument nécessaires, et qu'il étoit vêtu

---

au dessus est le hunier, ou mât de hune ; plus haut le mât de perroquet. (*Note du Trad.*)

encore plus mal que moi, j'ôtai ma jaquette et je la donnai à madame Bremner, quoique je prévisse d'avance que je ne tarderois pas non plus à éprouver les rigueurs du froid : mais les malheurs communs attendrissent le cœur, et disposent à la bienfaisance.

Placez l'égoïste le plus dur dans une position aussi fâcheuse que la nôtre, il ne laissera pas échapper l'occasion de donner des preuves de générosité et de grandeur d'ame. C'est ce que sait très-bien le Régulateur de l'univers : aussi, lorsqu'une leçon plus douce seroit sans effet, il nous envoie des besoins et des calamités de tous les genres pour nous corriger et ennoblir notre ame.

Malgré les mouvements violents du vaisseau et les secousses fréquentes qui en étoient la suite ; malgré les périls qui nous menaçoient sans relâche de tous côtés, plusieurs d'entre nous cédèrent au sommeil, tant nous étions

excédés par des travaux qui surpassoient les forces humaines et par une longue insomnie.

Je ne fus pas aussi heureux que mes camarades. Passant continuellement de la crainte à l'espérance, et de l'espoir à la terreur, je fus incapable de fermer l'œil : l'espérance l'emporta cependant sur la crainte. Il n'étoit pas invraisemblable qu'au point du jour nous découvrissions la terre ; il étoit également possible qu'un autre vaisseau passât dans notre voisinage : à la vérité, cela n'étoit que possible ; mais avec quel transport le malheureux placé sur le bord de l'abyme ne saisit-il pas une apparence de possibilité, et ne regarde-t-il pas comme probable ce qui n'est que possible ? semblable à l'homme qui se noie, et qui, s'accrochant à un brin de pail, attend son salut de ce misérable secours. Cet espoir flatteur me soutint pendant toute la nuit. Sou-

vent je m'imaginois entendre un coup de canon, et, quand je le disois à mes compagnons de malheur, ils croyoient aussi l'avoir entendu.

Vers l'aube du jour, un d'eux s'écria tout-à-coup : Un vaisseau ! un vaisseau !

Sans chercher à s'assurer par sa propre observation de la réalité de cette délicieuse nouvelle, chacun de nous ne balança pas à la croire fondée, parce que nous la desirions tous aussi vivement. Gloire au prophète ! s'écrioient ceux de l'équipage qui professoient la religion mahométane. Nous autres chrétiens, nous offrions au Tout-Puissant le sincère tribut de notre reconnoissance. Jamais de ma vie je n'éprouvai un plaisir plus vif que dans ce moment ; mais jamais aussi je ne sentis d'une manière plus cuisante la douleur de voir mon espérance frustrée. En effet, peu de temps après, à notre tristesse inexprimable, il ne nous fut

que trop évident que celui qui avoit annoncé cette agréable nouvelle n'avoit pas été moins abusé par ses sens et par son espoir, que je ne l'avois été moi-même, lorsque je croyois entendre le bruit lointain du canon.

Ce moment fut peut-être le plus terrible de tous ceux que nous avions eus jusqu'alors à passer, et de ceux qui nous attendoient par la suite. Mon cœur se comprima, mes forces s'abattirent; je ne pus recouvrer ni la tranquillité ni l'illusion flatteuse que j'avois goûtées auparavant.

Qu'on se figure, s'il est possible, notre situation, trop affreuse pour que j'espère en donner une idée. Au commencement du jour, une horrible tempête agita la mer, et menaça, à chaque instant, de briser en pièces le frêle bâtiment, déjà presque entièrement englouti, sur lequel nous étions suspendus.

Qu'on se représente une mer en furie, dont les flots, semblables à des montagnes, se choquoient et se combattoient ; soixante-douze misérables, péniblement accrochés à des cordages ou balancés dans les hunes, obligés, pour se maintenir et prolonger de quelques instants leur douloureuse existence, d'employer le peu de forces qui leur restoit, et qui diminuoit d'un moment à l'autre. Qu'on se figure les cris effroyables des femmes des lascars.

Ajoutez à tout cela l'épouvantable spectacle de quelques-uns de nos camarades d'infortune, que les lames d'eau entraînoient dans la mer, ou que la force du vent précipitoit dans l'abyme, et quelle affreuse perspective nous offroit l'avenir. Nous ne voyions d'autre fin possible à nos maux inouis que de trouver la mort au milieu des vagues, ou, ce qui étoit plus terrible, de périr de faim. Certes, l'imagination la plus

sombre ne sauroit se représenter une misère plus complète. La tempête dura trois jours et trois nuits, qui furent pour nous une éternité. Nous n'en restâmes pas moins sans espoir et sans adoucissement.

Tout ce que nous avions déjà souffert, tout ce que nous ne pouvions manquer de souffrir par la suite, quelque affreux que cela fût, perdoit son horreur, lorsque la certitude de mourir de faim se présentoit à notre imagination : nous avions continuellement devant nos yeux cette fin déplorable. Déjà nous avions fait des projets pour prolonger notre triste existence en nous nourrissant de la chair de ceux qui succomberoient les premiers : un reste de sentiment humain nous empêchoit toutefois d'en parler entre nous. Un seul, le canonnier, osa rompre le silence à cet égard, et me demanda si je croyois que ce fût, aux yeux de la

religion, un crime d'avoir recours à cet horrible expédient pour se sauver à la dernière extrémité.

Tant que l'orage et le froid continuèrent, j'avois peu souffert de la faim et de la soif; mais à peine le vent fut-il calmé, à peine le soleil brûlant dirigea-t-il perpendiculairement ses rayons sur nos têtes, que nous commençâmes à éprouver tous les tourments de la soif.

Heureusement, je me ressouvins d'avoir lu dans la relation du voyage d'Inglefied un moyen de soulagement que j'employai de suite, et dont, à mon grand plaisir, je reconnus la justesse.

Le marin dont je parle rapporte que, lui et ses camarades, dans une situation pareille, avoient trouvé beaucoup de soulagement à se coucher sur des linges trempés dans la mer, parce que les pores de la peau avoient attiré l'eau toute seule, et rejeté les particules salines qu'elle contenoit. Je suivis ce

procédé; je trempai de temps en temps un gilet de flanelle dans l'eau de la mer, et me l'appliquai sur le corps nu. Mes camarades m'imitèrent, et firent l'éloge du rafraîchissement et de la vigueur nouvelle qu'ils en ressentoient. Il est très-probable qu'après l'aide de la providence, nous dûmes à ce moyen très-simple la conservation de notre vie.

Cette méthode nous fut salutaire sous un autre rapport; c'est que nous ne restâmes point plongés dans une inaction stupide; et l'oisiveté est le pire des états où puisse se trouver un homme en proie à un grand malheur. Tant qu'il nous reste de l'activité, l'ame aussi bien que le corps conservent de l'énergie; ils sont susceptibles de braver tous les extrêmes, mais on succombe inévitablement, dès l'instant qu'on s'abandonne à une inaction léthargique. Je dois maintenant, pour l'instruction des

jeunes gens, et d'après mon expérience, les conjurer de ne jamais oublier ce qu'ils ont pu entendre ou lire qui ait été avantageux ou nuisible à une autre personne, dans quelque situation de sa vie que ce puisse être; de le graver profondément dans leur mémoire, lors même qu'ils ne prévoient pas la moindre possibilité de se trouver un jour dans le même cas.

Qui peut, en effet, répondre de ce qui lui arrivera ou ne lui arrivera pas par la suite? Les vicissitudes du sort sont si bizarres et si inattendues! Celui qui est aujourd'hui paisiblement assis dans ses foyers, et regarde comme la plus grande probabilité, qu'il ne les quittera jamais, peut en être éloigné dès demain par un changement aussi subit qu'inopiné; il peut se voir tout à coup livré à tous les hasards d'une vie orageuse. Il est donc sage et prudent de se tenir en garde contre tout

événement, et de ne rien négliger de ce qui peut diminuer nos souffrances ou changer notre sort, de quelque manière et dans quelque conjoncture que ce soit.

Quelques-uns de nos camarades, qui jusqu'alors s'étoient tenus accrochés dans les cordages, parce qu'ils ne trouvoient plus de place dans le mât de beaupré, tâchèrent de nager vers le mât de misaine. Cet essai coûta la vie à trois ou quatre personnes, qui devinrent le jouet des flots et se noyèrent. Dans la nuit du quatrième au cinquième jour qui s'étoit écoulé depuis notre accident, j'eus un rêve qui me rendit quelques forces, parce que je crus voir devant moi un père tendrement chéri. Il me sembla que j'étois malade d'une fièvre chaude; que mon bon père étoit à mes côtés, vêtu de blanc, et coiffé d'une espèce de mitre : il me parloit avec beaucoup d'onction. Pendant tout

le temps qu'il m'adressa la parole, ma fièvre cessa ; lorsqu'il eut fini de parler, elle me reprit. Il m'administra alors le sacrement de la *sainte scène ;* mais, au moment où je voulus prendre le calice, je m'éveillai en sursaut. Je n'ai jamais eu la foiblesse de prétendre interpréter les rêves ; je crus alors tirer le présage que mon père étoit mort, que ses manes erroient invisiblement autour de moi, pour être témoins de mes souffrances ; mais maintenant je conclus que je commençois à éprouver déjà quelque dérangement dans mon esprit et dans ma raison, affoiblis par des maux qui excèdent les forces humaines. Je ne fis cette observation que plus tard ; car, si j'eusse joui alors de toute la plénitude de ma raison, je ne fusse pas tombé dans cette folie.

Le cinquième jour, nous vîmes avec effroi succomber les deux premières victimes de la disette. L'une expira de

la mort la plus douce ; l'autre éprouva de longues convulsions. Je remarquai par la suite que ces funestes symptômes étoient ordinairement les avant-coureurs et le pronostic de la fin tragique qui nous attendoit tous.

Pendant toute cette journée, la chaleur fut étouffante et la mer fort tranquille. Le capitaine et M. Wade eurent donc l'idée que nous pourrions nous sauver sur des radeaux. On se mit aussitôt à l'ouvrage : on attacha avec des cordes toutes les vergues [1] et les pièces détachées du bâtiment. Le lendemain, le radeau étoit prêt : chacun se hâta d'y prendre une place. Quant à moi, je ne voyois dans ce moyen aucun espoir de salut. Je me laissai pourtant entraîner par l'exemple. Mal-

---

[1] Les vergues sont de longues pièces de bois auxquelles on attache les voiles. (*Note du Traducteur.*)

heureusement le radeau étoit trop petit pour nous recevoir tous : il s'ensuivit une rixe, dans laquelle les plus foibles furent obligés de céder aux plus forts. Au moment du départ, je demandai à notre chef s'il soupçonnoit de quel côté se trouvoit la terre, et s'il étoit probable que nous puissions l'atteindre. Son silence me démontra qu'il n'avoit là-dessus aucune donnée bien positive : j'eus beau représenter que, dans ce cas, il seroit plus raisonnable d'abandonner le projet ; mes remontrances furent inutiles auprès du capitaine et de ses gens. Lorsqu'on voulut partir, on s'apperçut clairement que le radeau étoit chargé d'un trop grand nombre de personnes : je renouvelai mes instances, et je ne parvins à convaincre que le lieutenant Wade, qui consentit à retourner avec moi sur les hunes du vaisseau. Les autres persistèrent dans leur entreprise, et, au cou-

cher du soleil, ils avoient déjà disparu à nos yeux.

Je suis obligé d'avouer que ma résolution de rester sur le bâtiment, et de me résigner à la volonté de la providence, n'avoit pas sa source dans le desir de prolonger ma carrière ; la presque certitude où j'étois, que ceux qui s'étoient embarqués sur le radeau trouveroient, avant vingt-quatre heures, au milieu des flots, le terme de leurs maux, étoit pour moi une grande tentation de partager leur sort : mais le ciel me donna la force de résister au désespoir. L'obligation de supporter, aussi long-temps qu'il seroit possible, l'excès de mon infortune, l'emporta sur le desir de m'en débarrasser.

Le lendemain matin, nous ne fûmes pas peu surpris de revoir le radeau. Les personnes qui s'y trouvoient avoient ramé toute la nuit, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans avoir aucune

raison de préférence. Il en étoit résulté qu'avant l'aube du jour le hasard les avoit ramenés près de nous. Ils remontèrent sur les mâts, bien convaincus désormais de la témérité de leur tentative.

Un nouveau spectacle, non moins affreux que les précédents, combla la mesure de nos maux; le capitaine perdit la raison; et sa malheureuse épouse en fut si fort affligée, qu'elle eut des convulsions violentes. M. Bremner étoit un homme robuste et à la fleur de son âge; sa femme étoit jeune et d'une constitution foible. Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient mariés: dès le commencement de notre détresse, la vue de sa jeune épouse paroissoit être ce qui affligeoit le plus ce malheureux officier. Il ne vouloit pas la quitter un moment: nous étions souvent obligés de l'arracher de force à ses embrassements convulsifs. Dans

l'aliénation de son esprit, il ne sembloit partagé qu'entre deux idées; celle de la langueur et de la faim, et celle des maux que souffroit son épouse. Il passa encore dans cette situation quelques jours, au bout desquels madame Bremner trouva son époux mort dans ses bras. Les forces épuisées de tout l'équipage suffirent à peine pour jeter le cadavre à la mer. On le dépouilla préalablement de quelques habits qui pouvoient servir à sa femme.

J'avois toujours entendu dire qu'il étoit extrêmement dangereux de boire de l'eau de mer. Malgré la soif ardente qui me dévoroit, je m'en étois abstenu jusqu'alors; mais enfin il me fut impossible de supporter le feu qui brûloit mon estomac et mes entrailles. Je résistai d'autant moins à satisfaire ce pressant besoin, que je regardois déjà la mort comme inévitable et très-prochaine. Je descendis donc un peu, et

j'avalai environ deux pintes d'eau de mer ; puis je me couchai pour commencer mon agonie, à laquelle j'étois absolument résigné ; mais, à mon extrême surprise, je m'apperçus que la boisson que j'avois prise uniquement par désespoir m'avoit rendu la vie : je tombai bientôt après dans un sommeil paisible. A mon réveil, je me sentis singulièrement rafraîchi. Le seul inconvénient que j'éprouvasse fut une diarrhée accompagnée de coliques ; mal très-foible en comparaison du grand bien que je ressentois.

Le huitième jour, M. Wade assura qu'il lui étoit impossible de soutenir plus long-temps sa situation, et qu'il étoit résolu de tenter encore une fois la fortune sur le radeau. Nous tâchâmes inutilement de le détourner de ce dessein ; la mort, disoit-il, étoit bien préférable à une existence aussi pénible. Il s'empressa d'exécuter son pro-

jet, après avoir persuadé huit autres personnes de le suivre. Ils partirent, et nous ne tardâmes pas à les perdre de vue. Sans doute l'orage qui s'éleva vers le soir guérit complètement leurs maux, en brisant les foibles liens qui retenoient les pièces du radeau.

Quant à nous, cette même tempête nous rendit un grand service, parce qu'elle étoit accompagnée d'une forte pluie. Pour ramasser cette eau salutaire, nous étendîmes nos habits, et en exprimâmes ensuite l'humidité dans notre bouche. Nous nous couchâmes aussi sur le dos, et, tenant la bouche ouverte, nous recevions immédiatement l'eau pluviale. Ah! quel inexprimable bienfait qu'une goutte d'eau fraîche, lorsque la langue, le gosier et les entrailles ont été, depuis tant de jours, desséchés par une soif dévorante! Depuis ce temps, nous eûmes assez régulièrement de la pluie, de deux

jours l'un : dans les intervalles de sécheresse, nous laissions descendre avec une ficelle dans la mer (n'ayant pas la force de descendre nous-mêmes) quelques pièces d'habillement , que nous nous appliquions ensuite toutes mouillées sur le corps , pour nous procurer du soulagement. Nous trouvâmes encore du secours dans un autre expédient que l'instinct nous suggéra ; c'étoit de tenir dans notre bouche un morceau de toile, du plomb ou d'autres objets, et de les mâcher continuellement, afin de provoquer la salive, et de diminuer la sécheresse brûlante du gosier.

Le plomb est , comme l'on sait , un poison pour l'estomac : j'ai cependant mâché, pendant deux heures entières, un morceau de plomb , et j'ai fini par l'avaler , sans en éprouver de suites fâcheuses. C'est peut-être que , dans une position aussi contraire à la nature que l'étoit la nôtre , nous pouvions

faire bien des choses, et avaler bien des substances qui, dans des circonstances ordinaires, n'eussent pas manqué de nous être funestes.

Vers le onzième jour de notre misère; le nombre des malheureuses ou plutôt des heureuses victimes de la faim s'augmenta considérablement. Oui, elles étoient trop heureuses! car nous autres, qui leur survivions, étions forcés de leur porter envie. Le genre de mort dont nous les voyions périr étoit trop effroyable, pour qu'avec le desir de mourir, nous ne frémissions pas d'épouvante: la plupart tomboient dans le délire.

Le plus ardent de mes vœux, l'unique objet de mes prières ferventes étoit d'échapper à ces tristes circonstances qui environnoient leur trépas; de conserver, jusqu'à la dernière heure, le libre exercice de ma raison. Ce qui me tourmentoit le plus, c'étoit

l'idée que, pressés par la faim, nous finirions par nous jeter les uns sur les autres, et par nous dévorer.

Un des lascars, dont tout le corps étoit couvert d'ulcères et des plaies les plus repoussantes, mourut dans les cordages du mât de misaine. Son plus proche voisin s'efforça de le jeter à la mer, mais vainement, parce que ce malheureux étoit trop fortement engagé dans les câbles. On fut donc obligé de l'y laisser suspendu : mais, quelques jours après, l'odeur qui s'en exhaloit devenant insoutenable, plusieurs hommes réunirent leurs efforts et le firent tomber.

Comme la mort moissonnoit rapidement ceux qui s'étoient réfugiés dans les hunes, les personnes qui jusque là étoient restées suspendues en l'air grimpèrent jusqu'à nous, et prirent des places dans les hunes, afin d'avoir au moins la consolation de mourir

couchés, et dans une situation plus commode.

Tous les matins, j'étois étonné de me trouver encore au nombre des vivants, parce que j'avois entendu dire qu'on ne pouvoit se passer de nourriture que pendant quelques jours. [1] Nous avions alors atteint le douzième jour de la disette. A chaque instant notre misère s'augmentoit. Non seulement la faim avoit produit dans tous nos organes un affoiblissement exces-

---

[1] Il faut observer que ces malheureux naufragés avoient bu de temps en temps, et la soif fait périr plus promptement que la faim. Ils étoient d'ailleurs dans une position pénible où leurs fonctions animales étoient presque arrêtées. Leur appétit devoit être beaucoup moins vif que s'ils eussent d'ailleurs joui de quelques aisances. On a vu des malades vivre quinze ou dix-huit jours sans manger. (*Note du Traducteur.*)

sif, mais nous étions encore plus sensibles à l'intempérie de l'air.

Toutes bienfaisantes qu'étoient pour nous les pluies qui tomboient de temps à autre, elles nous causoient, sous un autre rapport, de graves incommodités. Il en résultoit une fraîcheur dangereuse, sur-tout pendant la nuit. Nous nous couchions souvent avec le frisson de la fièvre : le froid faisoit grincer nos dents, mais la chaleur que le soleil ramenoit nous rappeloit à la vie : nous exposions d'abord à ses rayons bienfaisants un côté de notre corps : lorsque cette partie étoit suffisamment échauffée, nous nous retournions pour en présenter une autre ; et, quand nous nous étions réchauffés entièrement, nous nous sentions tellement réconfortés, que nous pouvions converser entre nous, et même (ce qui paroîtra impossible) tenir des propos fort plaisants. Une fois, je me mis (qui pourra

le croire) à siffler un air. Mais, au retour des grandes chaleurs, cette sorte de bien-être nous quitta, et nous ne concevions plus comment nous avions pu souhaiter qu'il cessât de pleuvoir.

Parmi ceux que la mort nous enleva les premiers, étoient deux jeunes gens, dont l'un servoit M. Wade, en qualité de domestique. Ils étoient accrochés au mât de beaupré : leurs pères se trouvoient avec nous sur celui de misaine. La manière dont ces deux pères envisagèrent les souffrances et l'agonie de leur fils fut très-différente. L'un d'eux, apprenant que son fils étoit dangereusement malade, resta tranquillement à son poste, et dit avec une grande apparence de sang froid qu'il ne pouvoit pas lui donner de secours. Sa propre misère avoit sans doute rendu ce malheureux absolument insensible, et l'avoit mis hors d'état de soulager son fils. L'autre, au contraire, ne fut

pas plutôt instruit de la position fâcheuse de son fils, qu'il se laissa descendre tout doucement, et se traîna, ventre à terre, sur les bords du tillac qui sortoient un peu de l'eau. Il grimpa dans le mât de beaupré, saisit entre ses bras son pauvre fils agonissant, et le traîna jusque sur le gaillard d'arrière, dans un endroit où trois ou quatre planches sortoient encore de l'eau. Arrivé là, ce bon père y déposa son fils, l'attacha pour qu'il ne fût point entraîné par les vagues par-dessus le bord, et ne le quitta pas tant qu'il lui resta un souffle de vie. Il lui soulevoit de temps en temps la tête, essuyoit avec soin la sueur qui découloit de son front. Tomboit-il de la pluie, il lui ouvroit la bouche, pour lui en faire recevoir quelques gouttes, ou bien il lui exprimoit dans la bouche l'eau qu'il avoit recueillie dans un morceau de toile, au lieu de s'en servir pour lui-même.

Il veilla ainsi près de lui, durant quatre à cinq jours, en lui prodiguant les soins les plus tendres, en faisant pour lui tout ce qu'il étoit capable de faire, jusqu'à ce que l'infortuné jeune homme eût rendu le dernier soupir. Dans ce moment cruel, le cœur tendre de ce brave homme ne paroissoit pas avoir abandonné toute espérance. Nous sommes fondés à le croire, puisqu'il releva le cadavre, le plaça debout, et le contempla long-temps avec des yeux fixés et attentifs. Lorsque enfin il se fut convaincu de la mort de son fils, il ne cessa pas de le considérer avec une douleur muette, jusqu'à ce que le cadavre eût été emporté par les flots. Alors il s'enveloppa dans un morceau de toile, et ne se releva plus..... Il y a tout lieu de croire cependant qu'il vécut encore deux jours ; nous le jugeâmes au tremblement de ses membres, toutes les

fois qu'une vague se brisoit sur lui.

Sentiment sacré de l'humanité, qui peut être témoin de démonstrations aussi touchantes, sans éprouver une douce émotion! Nous, que le comble de la misère avoit comme abrutis et privés de presque tout sentiment, nous fûmes touchés jusqu'aux larmes par cet attendrissant spectacle.

J'omets des événements moins importants, pour m'approcher du dénouement par lequel se termina cette affreuse tragédie, et qui, j'ai tout lieu de le croire, est ce qui pique le plus la curiosité du lecteur.

Nous errions depuis vingt jours, à la merci des vagues, lorsque, vers le soir, un de nos compagnons d'infortune s'écria qu'il croyoit voir la terre à l'est..... Nous écoutâmes cette nouvelle avec la plus parfaite indifférence. Nous restâmes tous couchés tranquillement, sans même nous donner la

peine de nous relever : ce ne fut que peu à peu qu'elle fit impression sur nos esprits. En effet, quelque temps après, m'étant levé moi-même pour vérifier la chose, je vis tous les yeux se diriger déjà vers l'endroit où, suivant l'avis, la terre devoit s'être montrée. Mais nous n'apperçûmes rien.... du moins de positif.

Cependant, comme l'espoir s'étoit un peu ranimé en nous, nous ne cessâmes de regarder de ce côté, jusqu'à ce qu'il fît tout à fait nuit. Alors nous nous communiquâmes réciproquement nos pensées, et l'on finit par en conclure qu'il pouvoit bien y avoir quelque chose de vrai dans l'opinion de notre camarade. Moi seul je restai incrédule, sans doute parce que je redoutois autant l'approche de la terre, que d'autres la desiroient : semblable en cela à ces êtres immoraux qui, n'ayant rien d'heureux à espérer après

leur mort, nient la possibilité de la vie future, tandis que les hommes vertueux sont forcés d'y croire par le sentiment intérieur de leur honnêteté, et de l'espoir sur lequel ils se fondent. J'étois fortement persuadé que, si nous approchions en effet de la terre, la seule chose qui pût nous arriver étoit de faire naufrage, et de mourir dans les eaux. Voilà pourquoi je ne desirois pas absolument que nous fussions près d'une côte : je regardois comme une folie l'espérance dont se berçoient mes camarades.

C'est ainsi que nous sommes trop souvent dupes de notre imagination ; il semble que nous regardions l'avenir au travers d'un verre trompeur, qui grossit également et l'objet de nos espérances et celui de nos alarmes.

Heureusement une autre pensée qui s'éleva dans mon ame balança les idées affligeantes que j'avois conçues. Je ju-

geai que nos souffrances ont une mesure fixée par la bonté de la providence, et que c'est précisément lorsque nous touchons au dernier terme de l'adversité, que le secours est le plus proche, ainsi que nous l'apprend l'expérience. Combien n'eût-il pas été cruel, après avoir tant souffert, de périr misérablement à la vue de la terre! Cette réflexion me tranquillisa sur le sort que le ciel nous réservoit, dans le cas où la découverte de la côte seroit réelle; mais je n'en continuai pas moins de la révoquer en doute.

Le lendemain matin, je ne songeois donc aucunement à la prétendue terre, avant qu'on me dît qu'un de nos camarades, grimpé à l'extrémité du mât de misaine, agitoit en l'air un morceau de toile, pour nous avertir que nous avions bien vu la veille. Je desirai alors, ainsi que les autres, m'assurer de la vérité de cette annonce;

mais, comme j'avois précisément trouvé une attitude plus commode, et que je me sentois assez bien de me tenir l'estomac appuyé contre mon bras, je ne daignai pas me déranger, ne croyant pas que cela en valût la peine. C'est à ce point que toute espèce de sensibilité s'étoit anéantie en moi; c'est à ce point qu'étoit arrivée mon indifférence pour la vie ou pour la mort. Cependant, comme tous les autres s'étoient levés pour voir, et qu'ils déclaroient unanimement que c'étoit bien la terre qu'ils avoient devant les yeux, je pris enfin sur moi de me relever comme les autres.

Après que je me fus convaincu de la vérité de la découverte, et tandis qu'on se disputoit sur le nom du pays que nous devions avoir en vue, madame Bremner me demanda si je ne croyois pas que ce fût la côte de Coromandel. Comme la

Mousson [1] devoit venir précisément de ce côté-là contre nous, je trouvai cette question si ridicule, que je ne pus m'empêcher de répondre que, s'il en étoit ainsi, nous pourrions nous faire voir à Madras (capitale des possessions anglaises sur cette côte) pour de l'argent, parce qu'à moins d'un miracle nous ne pouvions y arriver.

Nous apprîmes dans la suite que c'étoit la côte d'Aracan, pays situé vers le nord du golfe du Bengale, et qui dépend du royaume d'Ava. [2]

Vers le soir, nous nous trouvâmes

---

[1] Vent régulier qui souffle sous les tropiques.

[2] Pour l'intelligence de ce passage, il faut regarder la carte, et remarquer que la côte de Coromandel est dans le même golfe, du côté opposé à celui où se trouve Aracan. Nos lecteurs remarqueront de plus que la traversée des voyageurs n'avoit pas été fort longue. Ils s'étoient fort peu écartés de la côte. La

à si peu de distance de la côte, qu'il nous fut facile de reconnoître que c'étoit une contrée sauvage et inculte, qui n'étoit probablement habitée que par des bêtes féroces. Au surplus, mon insouciance étoit telle, que je me couchai tranquillement, et m'endormis, quoique je n'espérasse plus revoir le jour, parceque, selon toute apparence, le vaisseau ne pouvoit manquer de faire naufrage et de s'abymer tout-à-fait pendant la nuit. Ce ne fut que dans la matinée suivante que je fus tout-à-coup réveillé par une secousse violente qu'éprouva le bâtiment. Il avoit tou-

---

mousson, qui, heureusement pour eux, soufloit de l'ouest à l'est, ne leur permettoit pas de s'enfoncer dans la haute mer. Il est étonnant qu'une observation aussi simple n'ait pas dirigé les gens du radeau : mais, de toutes les personnes qui composoient l'équipage, il paroît que M. Mackay étoit celui qui connoissoit le mieux son métier. (*Note du Traducteur.*)

ché sur un rocher, comme je l'avois prévu : les vagues l'agitoient avec tant de furie, qu'à peine nous étoit-il possible de nous tenir.

Comme le reflux venoit de commencer, et que l'eau avoit déjà baissé de quelque pieds, le tillac se trouva à découvert : nous nous mîmes aussitôt en devoir de descendre du mât ; nous n'y réussîmes qu'avec infiniment de peine, à cause de notre affoiblissement total. J'essayai, avec le canonnier, de descendre madame Brenmer ; mais nous trouvâmes cette tentative au-dessus de nos forces, parce qu'elle-même étoit trop foible pour nous aider. Nous fûmes donc, à notre grand regret, obligés de la laisser en haut. Ce fut alors que la retraite de la mer laissa à sec tout l'espace entre le premier et le second tillac. Pourroit-on croire que quelques-uns des lascars, se traînant sur les pieds et les mains, n'eurent

rien de plus pressé à faire que de chercher dans le sable et dans les débris quelques misérables pièces d'argent, et cela, dans un moment où l'on n'entrevoyoit pas même la possibilité d'échapper à la mort? Je priai deux d'entre eux, qui paroissoient avoir conservé le plus de forces, de m'aider à descendre la pauvre madame Bremner. Ils me déclarèrent froidement qu'à la vérité ils étoient prêts à le faire, mais sous la condition expresse qu'on leur donneroit une partie de l'argent que cette infortunée avoit sur elle.

J'ose croire que, parmi tous mes lecteurs, il ne s'en trouvera pas un seul à qui ce trait ne paroisse inconcevable; et cependant je n'ai rien dit qui ne soit exactement vrai. Si l'aspect de la terre avoit ranimé dans tous les cœurs un foible espoir de salut, il avoit aussi réveillé dans ces ames cupides l'amour insatiable de l'argent; il en avoit

banni tout sentiment de bienveillance.

Jusque-là ces lascars s'étoient conduits d'une manière si exemplaire, ils avoient sur-tout témoigné tant de compassion pour nos malheureuses compagnes, que cette déclaration me causa un singulier étonnement. Madame Bremner avoit en effet sur elle trente roupies : 1 le soin avec lequel elle conservoit cette somme avoit été souvent l'objet de nos railleries, parce que nous étions loin de prévoir (ce qui arriva cependant par la suite) que cet argent pourroit nous être d'un grand secours. Enfin je promis à ces hommes sordides huit roupies. Satisfaits de ce salaire,

---

1 Monnoie en usage dans l'Inde. La roupie d'argent vaut à peu près cinquante sous ; celle d'or trente-trois francs environ. Il est vraisemblable qu'il s'agit ici de roupies d'argent. Le *lac de roupies*, par lequel on compte les grandes sommes, vaut cent mille francs de notre monnoie.

ils grimpèrent en haut du mât, et descendirent heureusement sur le tillac cette pauvre femme épuisée de fatigue et de besoin.

Afin de réconcilier mes lecteurs avec l'humanité, je dois rapporter un incident d'un tout autre genre.

En examinant le vaisseau, nous remarquâmes que la partie supérieure du gouvernail avoit été arrachée, et qu'il s'y trouvoit un vide par lequel on pouvoit grimper dans la chambre du canonnier, que l'eau avoit également abandonnée. Nous nous empressâmes donc d'y entrer, pour voir si nous ne trouverions pas de quoi assouvir la faim qui nous tourmentoit; mais tout avoit été entraîné, excepté trois ou quatre noix de cocos qui s'étoient accrochées entre les planches. Si ceux qui firent cette trouvaille s'en étoient exclusivement emparés, combien cette action n'eût-elle pas été pardonnable! mais,

en l'honneur de ces braves gens, en l'honneur de l'humanité, je dois attester qu'il n'en fut point ainsi. Au contraire, ceux qui recueillirent les fruits dont j'ai parlé, s'empressèrent de les partager avec nous. Un d'eux poussa la générosité jusqu'à céder entièrement la noix qu'il avoit trouvée : il n'en demanda que le lait qui se trouvoit au milieu de l'amande. Cet homme généreux n'y trouva malheureusement pas son compte, parce que ce lait étoit entièrement gâté, et qu'il ne put en tirer parti.

Notre situation étoit, à la vérité, devenue un peu plus commode, mais elle n'en étoit guere plus heureuse. La faim, et sur-tout la soif, le besoin pressant de boire de l'eau fraîche mêlée avec quelque jus acide, nous tourmentoient au-delà de toute idée. Pas de moyen d'atteindre la côte !

Encore je croyois que nous n'avions

qu'à choisir entre deux genres de mort; être noyés dans les flots, ou dévorés à terre par les tigres. Dans l'après-dînée, nous crûmes appercevoir des hommes sur la rive. Cet aspect releva tout d'un coup nos espérances : ceux qui avoient encore la force de se traîner s'efforcerent de grimper jusque sur le château d'arrière du bâtiment, et, agitant en l'air leurs mouchoirs, ils firent signe aux personnes que nous voyions : ils n'épargnèrent rien de ce qui pouvoit les rendre attentifs à nos cris. Tous nos soins furent inutiles. Ces hommes ne paroissoient pas mêmes nous regarder: ils continuèrent tranquillement leur chemin, ce qui nous causa une douleur inexprimable.

Quelques-uns de nos gens, excités par l'espoir de peu de durée qui venoit de nous séduire, imaginèrent de construire, si cela étoit possible, un radeau pour gagner la côte. On parvint

avec des peines incroyables à réunir des planches et des lattes, et à en faire un radeau ; mais il étoit beaucoup trop petit, et beaucoup trop foible pour nous contenir tous ; nous étions encore au nombre de quatorze personnes. Six lascars, moins énervés que les autres, résolurent de tenter ce coup de désespoir, et partirent vers la chûte du jour. Le flux les poussoit vers la côte, et, malgré les lames d'eau qui menaçoient de détruire leur frêle embarcation, ils arrivèrent heureusement à terre, et nous les vîmes à l'instant courir vers un ruisseau où ils se désaltérèrent tout à leur aise, en se couchant à plat ventre sur le rocher.

Les personnes qui restoient sur le vaisseau consistoient en deux femmes, deux vieillards, un homme de moyen âge, deux jeunes gens et moi, en tout huit personnes.

Le lendemain matin, nous vîmes

les six lascars débarqués revenir encore une fois vers le ruisseau, et y boire à longs traits, ce qui ne nous causoit pas peu de plaisir, puisque nous voyions par-là qu'ils avoient échappé aux tigres. Avec quelle joie nous aurions aussi tâché de nous sauver sur un radeau! Mais toutes nos forces réunies ne suffisoient pas pour détacher une seule planche, et la lancer à l'eau : il nous fallut donc y renoncer.

Tout d'un coup nous apperçûmes une foule d'habitants qui se rendoient le long de la côte, vers l'endroit où un des lascars s'étoit couché. Nous suivîmes tous leurs mouvements avec une curiosité inquiète. Nous les vîmes bientôt allumer du feu; (nous sûmes par la suite que c'étoit pour faire cuire du riz; puis les lascars s'approchèrent du bord de la mer, et agitèrent des pièces d'étoffe, pour nous inviter à venir aussi les joindre.

Entreprenne, qui le pourra, de décrire les sentiments divers qui nous affectoient ! L'état de notre esprit approchoit du délire. Malheureusement, les habitants n'avoient ni canot ni nacelle ; et, quand ils en auroient eu, ils auroient vraisemblablement été dans l'impuissance de nous secourir.

Cependant l'espoir d'être rendus à la vie s'étoit plus que jamais rallumé dans notre ame. Je priai mes compagnons de m'aider à détacher quelques planches, pour en faire un radeau ; mais ils n'en eurent pas la force. Ce fut avec beaucoup de peines que mon valet et moi nous parvînmes à arracher une poutre. Nous la jetâmes dans la mer, et la fixâmes avec une corde aux côtés du vaisseau ; peu de temps après, nous lançâmes de la même manière une autre poutre, et la fixâmes avec la première. Nous espérions que ces deux morceaux de bois seroient

les instruments de notre délivrance.

Je ressentis la plus grande douleur de me voir obligé de laisser derrière nous madame Bremner ; mais, quand même notre foible radeau eût pu transporter plus de deux personnes, elle étoit trop affoiblie, pour qu'il me fût possible de la traîner jusque-là. J'espérois, toutefois, dans le cas où j'aurois le bonheur de gagner la côte, engager les habitants à essayer tout ce qui seroit possible pour sauver cette infortunée. Je la quittai donc, la tristesse dans le cœur. Elle me donna encore une *roupie*, et me fit ses adieux, en m'adressant les souhaits les plus sincères pour que ma tentative fût heureuse.

Au moment de descendre, ma résolution m'abandonna : j'étois incertain si je devois suivre mon domestique, qui s'étoit déjà placé sur une des poutres. . . .

Tout à coup les poutres se détachèrent, et je me vis enlever le dernier moyen de me sauver.... Ce contre-temps rappela subitement mon courage et mon intrépidité; je me jetai à l'eau, et je rejoignis à la nage une des pièces de bois. [1]

Malheureusement, cette poutre qui n'étoit point plate, mais carrée, ne restoit pas toujours dans la même position. L'agitation de la mer la faisoit retourner à chaque instant. Il en résultoit que, de temps en temps, je me trouvois dessous, et recouvert d'eau. Une position aussi fâcheuse acheva d'épuiser mes foibles forces; plusieurs fois je fus obligé d'abandonner la poutre; mais toujours, au moment où j'allois être englouti, je rassemblois tout

---

[1] L'auteur n'explique pas ce que fit le domestique: nous apprendrons cependant par la suite qu'il fut sauvé. (*Note du Traducteur.*)

le reste de mes forces ; je m'emparois de nouveau de la poutre salutaire, et m'y tenois fermement accroché.

A mon extrême surprise, je reconnus que je n'approchois pas du rivage, que les courants m'entraînoient dans une situation parallèle à la côte. Cette découverte pensa me jeter dans un profond désespoir. Je fis néanmoins tous mes efforts pour diriger la poutre vers le rivage : dans cette intention, je me plongeai dans l'eau jusqu'à la ceinture, et me servis d'un bras et d'une jambe, en guise de rames. Cela me réussit fort bien pendant quelque temps ; mais, au moment où j'y pensois le moins, je fus atteint par une énorme vague, qui se brisa sur moi, et me jeta loin de la poutre. Je m'enfonçai dans l'eau, puis à l'instant une autre vague me reprit et me rejeta en travers de la pièce de bois.

Quoique j'eusse perdu la respira-

tion, l'instinct de ma conservation eut encore sur moi tant d'empire, que je m'y attachai de toutes mes forces. La poutre se retourna encore plusieurs fois; les cailloux, les galets que les vagues entraînoient avec elles, me déchiroient, et me faisoient beaucoup de mal; mais, regardant cela même comme une preuve que le rivage n'étoit pas loin, mon courage se fortifia. Une autre lame d'eau, non moins terrible, me saisit de rechef, et me lança avec violence sur des rochers auxquels je me cramponnai, afin que les vagues ne m'en éloignassent point.

En partant du vaisseau, j'étois vêtu d'un gilet de flanelle, d'une chemise et d'un pantalon. Le gilet et la chemise étoient en lambeaux, et quant au pantalon, il étoit demeuré suspendu à l'angle d'un rocher. J'abandonnai mon pantalon, et je fis un paquet du reste, que je m'attachai sur le dos. N'étant

plus en état de me tenir debout, je me traînai sur les pieds et les mains, un peu plus loin, afin de me mettre hors de la portée des vagues. Arrivé en lieu de sûreté, je me retournai pour me cacher derrière un rocher, et me mettre à l'abri du vent froid qui souffloit. Quoique je m'apperçusse que plusieurs habitants venoient à ma rencontre, j'étois tellement épuisé et excédé de lassitude, qu'en peu de minutes, je tombai dans un profond sommeil. Je ne tardai pas à être réveillé par les indigènes qui m'adressoient la parole en langue maure. Je les entendis avec un extrême plaisir ; cela me prouvoit que ma crainte d'avoir fait naufrage hors du territoire de la compagnie des Indes n'étoit pas fondée.

Ces gens-là m'informèrent que nous n'étions qu'à six journées de Chiltagong, qu'ils étoient des cultivateurs dans les possessions de la compagnie

anglaise ; et qu'ils auroient soin de moi, si je voulois aller avec eux. Je répondis que les efforts que j'avois faits, et les plaies dont j'étois couvert m'avoient tellement épuisé que je ne pouvois pas me traîner : je les suppliai de me donner un peu de riz.

Quelque affreuse que fût ma détresse, l'idée de ma nudité réveilla en moi un sentiment de pudeur : mon embarras devint visible. Un d'eux, un Birman [1] ôta son turban, pour me l'attacher autour des reins, à la mode du pays.

Voyant que j'étois hors d'état de me lever, deux de ces gens me prirent

---

[1] Les *Birmans* sont les naturels ou les habitants des royaumes d'Aracan, d'Ava et de Pégu, qne l'on comprend sous le nom général d'empire Birman.

On donne dans ce pays, comme dans tout le reste de l'Inde, le nom de Maures aux in-

sous leurs bras, et me transportèrent vers le ruisseau, où je les priai de me laisser désaltérer. Ils voulurent m'en empêcher, craignant que cela ne me fît du mal : mais je me jetai par terre, et me mis à boire avec tant d'avidité, qu'il fallut m'en arracher par force. Nous arrivâmes ensuite à l'endroit où étoit le feu ; j'y trouvai, outre les six lascars qui nous avoient quittés la veille, le canonnier et le sergent du vaisseau. Ces deux derniers étoient partis après moi, mais ils m'avoient devancé, à cause de leur plus grande habileté dans l'art de nager.

Le plaisir de revoir mes camarades,

---

dividus qui sont mahométans et d'extraction persane, arabe ou turque. Ces derniers sont les conquérants des Indes ; ils les envahirent peu à peu, jusqu'à ce que Tamerlan, mahométan lui-même, eut renversé leur empire, et fondé celui du Mogol. (*Note du Traduct.*)

d'écouter le récit touchant de l'humanité avec laquelle on les avoit accueillis, me causa une joie si excessive, que, pendant quelques moments, je crus ma raison aliénée.

Je fus long-temps à concevoir comment il étoit possible que le canonnier et le sergent se trouvassent à terre, lorsque je savois bien les avoir laissés à bord du vaisseau.

Plus je cherchois à m'en rendre raison, plus mon imagination éprouvoit de confusion. Au reste, j'attendis très-patiemment, pendant plus de dix minutes, que le riz fut cuit; et même, lorsqu'on m'en eut présenté un peu, je ne voulus pas y toucher, malgré la faim qui me pressoit, avant qu'on m'eût assuré que la quantité n'étoit pas trop forte. Enfin, j'en mis une cuillerée dans ma bouche, mais je ne pus l'avaler; on me donna de l'eau qui aida, il est vrai, à faire passer le riz, mais faillit m'étouffer.

Je recouvrai cependant peu à peu la faculté d'avaler les aliments ; mais la chaleur que j'avois soufferte m'avoit tellement desséché le gosier que, lorsque je voulois mâcher ou avaler du riz, je saignois abondamment et éprouvois des douleurs cuisantes. Après m'être un peu restauré, je tombai dans un sommeil très-rafraîchissant.

A mon réveil, je me ressouvins tout de suite de ce que je devois à madame Bremner et aux autres malheureux qui étoient encore sur le bâtiment naufragé. Je dépeignis aux habitants l'état déplorable où j'avois laissé mes compagnons d'infortune : je les conjurai d'aller sur-le-champ à leur secours ; et, comme je savois quel attrait l'amour de l'argent avoit sur ces hommes, je leur donnai l'espoir qu'ils en seroient largement récompensés.

Ils se laissèrent persuader ; mais, le reflux qui avoit lieu en ce mo-

ment [1] ne leur permettant pas de rien entreprendre, ils me promirent de veiller pendant la nuit, et de se tenir prêts pour attendre le flux, espérant que la marée montante ramèneroit le bâtiment plus près de la côte.

Je sentis ensuite une faim dévorante; je demandai avec instance un peu de riz, mais on me répondit qu'il n'y en avoit plus, et que pendant la nuit on ne pouvoit pas en faire cuire. Il fallut

---

[1] Dans l'espace de vingt-quatre heures, la mer éprouve deux révolutions très-remarquables. Pendant le *flux* ou la marée haute, les eaux abandonnent le rivage; pendant le *reflux* ou la marée basse, elles reviennent au contraire sur leurs pas, et montent quelquefois à une grande hauteur. On attribue, avec beaucoup de fondement, ce phénomène à l'atraction combinée du soleil et sur-tout de la lune, qui soulèvent les eaux à leur passage au *zénith*, c'est-à-dire, au point le plus élevé de l'horizon. (*Note du Traducteur.*)

donc que je renonçasse à satisfaire mon appétit, et je ne tardai pas à me rendormir.

Vers minuit on m'éveilla, et j'eus l'agréable surprise d'apprendre que madame Bremner et sa servante avoient été transportées sur le rivage. Je me levai promptement, et je courus vers elles; je les trouvai déjà assises auprès du feu : elles y mangeoient un peu de riz qu'on leur avoit donné. Jamais je n'ai vu la joie s'exprimer d'une manière plus énergique que celle qui brilloit sur le visage de madame Bremner, quoique toute sa physionomie présentât les plus affreux ravages de la faim et de la misère. Elle devoit son salut à l'humanité de l'honnête Birman dont j'ai parlé. Les autres habitants, qui avoient entendu parler des roupies possédées par madame Bremner, avoient déjà conçu le projet de s'emparer de son argent, de le par-

tager entr'eux, et d'abandonner ensuite cette pauvre femme à son affreuse destinée.

Heureusement le vertueux Birman soupçonna leur dessein; aidé d'un de ses compagnons, il vola au secours de ces deux malheureuses, parvint à les transporter à terre, et ne voulut pas en recevoir la moindre récompense.

Dans le cours de cette nuit, le vaisseau fut brisé en deux parties. La partie inférieure demeura engagée dans les rochers; la partie supérieure surnagea, et s'approcha à si peu de distance de la côte, que deux de nos gens qui s'y trouvoient encore purent se rendre sains et saufs sur le rivage. Il tomba une forte pluie; le froid nous incommoda beaucoup, vu que nous étions couchés à terre sans couverture.

Le lendemain matin, les habitants nous donnèrent encore du riz; mais ce fut alors que leur avarice se mon-

tra dans toute sa turpitude. Ils refusèrent positivement de nous donner du riz, à moins que nous ne voulussions le payer comptant. Les huit lascars firent leurs emplettes avec l'argent qu'ils avoient obtenu pour descendre madame Bremner de la hune ; ils ne se séparèrent de nous que parce qu'étant mahométans, il leur étoit défendu de manger avec des personnes qui ne fussent pas de leur religion. Quant à nous, madame Bremner offrit de donner huit roupies si on vouloit nous fournir du riz pendant quatre jours, espace de temps qui nous paroissoit nécessaire pour nous reposer, avant de nous mettre en marche pour le village voisin, éloigné de dix lieues. Cette offre fut acceptée.

Les Indiens, favorisés par le reflux, se rendirent sur le vaisseau, pour enlever le peu d'objets de quelque valeur qui pouvoient s'y trouver, sur-tout le

cuivre dont la *carène* étoit doublée. Je me donnai toutes les peines du monde pour les en empêcher ; mais ce fut sans succès. A force de représentations, je finis par m'attirer leur haine : ils me firent bien connoître leur animosité, en me donnant toujours la plus petite part dans les repas, et en me servant le dernier. L'honnête Birman, mon ami, se comportoit beaucoup mieux envers moi ; il s'employoit fréquemment en ma faveur, et me soulageoit de tout son pouvoir.

Toutes les fois que les habitants abattoient quelques pièces de gibier, dont ce pays fourmille, ils affectoient de la manger devant nous, sans daigner nous en offrir une seule bouchée. Cependant cette bonne chère nous faisoit grande envie. Nous étions réduits à ramasser les os qu'ils jetoient, et à en faire du bouillon. Ce mets nous pa-

roissoit aussi restaurant que délicat. [1]

La veille du jour fixé pour commencer notre voyage, nous proposâmes aux habitants de faire pour madame Bremner, qui n'avoit pas la force de marcher, un brancard de bambou. [2] Après de longues discussions sur le prix, on convint de leur donner douze roupies, et de plus deux roupies pour notre nourriture pendant le trajet.

Quant à moi, après avoir essayé mes forces, je me trouvai dans l'impossibilité de faire le chemin à pied. Je demandai aussi à être transporté

---

[1] Ce fait prouve que la méthode de faire du bouillon avec des os pilés n'est pas nouvelle. Elle est d'ailleurs en usage en quelques endroits de la Suisse, dans les temps de disette. (*Note du Traducteur.*)

[2] Espèce de roseau qui croit dans les Indes, et qui vient à une hauteur considérable. (*Note du Traducteur.*)

sur un brancard : on refusa d'abord absolument d'y consentir. On agréa cependant enfin ma proposition, à condition que je paierois une fois autant que madame Bremner, et cela sur-le-champ. N'ayant ni par moi ni par mes camarades la somme nécessaire, je les assurai que ceux de mes compatriotes que je rencontrerois dans le premier établissement anglais leur donneroient avec plaisir le prix qu'ils exigoient. Ils persistèrent opiniatrément dans leur déclaration. Je me vis donc contraint à rester en arrière avec ceux des habitants qui gardoient les effets qu'on avoit dérobés sur le vaisseau, jusqu'à ce que madame Bremner fût arrivée à *Ramu*, comptoir anglais le plus voisin, et jusqu'à ce qu'elle eût fait connoître à nos compatriotes ma triste situation. J'avois tout lieu d'espérer qu'ils ne refuseroient pas de m'envoyer une voiture. Mais alors

s'éleva la question de savoir comment je pourrois vivre en attendant.

Les habitants offrirent d'abord de me fournir du riz, moyennant deux roupies par jour, à crédit : mais, le lendemain matin, ils rétractèrent leur promesse, et déclarèrent nettement qu'ils ne me donneroient pas le moindre repas, à moins que je ne le payasse comptant.

Toutes mes représentations, toutes mes prières furent vaines : j'eus recours aux menaces : je protestai que la compagnie anglaise, au service de laquelle j'étois attaché, ne laisseroit pas leur inhumanité impunie. Ils les méprisèrent, et n'en furent nullement intimidés.

Que me restoit-il donc à faire ? Rien de mieux que de suivre les autres, quoiqu'il fût très-probable que je resterois en chemin, et que je serois dévoré par les tigres. A notre départ,

nous eûmes le déplaisir de voir que six habitants seulement nous servoient d'escorte, savoir, quatre pour porter les deux femmes, et deux pour porter les vivres : il étoit donc facile de présumer qu'on ne nous donneroit que fort peu à manger : mais toutes les protestations furent sans effet. Nous nous mîmes en marche, le cœur ulcéré de tristesse et d'inquiétude ; nous étions suivis du canonnier et de deux domestiques. Les lascars demeurèrent avec les habitants.

Lorsque nous fîmes halte pour la première fois, afin de nous reposer, l'épuisement me procura un sommeil profond. A mon réveil, je me trouvai les membres si engourdis que je ne pus me relever seul, et que je fus incapable de suivre mes compagnons. Je restai donc considérablement en arrière. A la vérité, mon valet pouvoit mieux marcher que moi, mais,

quelque peur qu'il eût des tigres, ce brave garçon ne voulut pas m'abandonner. Avec quel plaisir mes lecteurs ne verront-ils pas ce trait de fidélité et de dévouement, à côté de la barbarie dont les habitants de cette côte usèrent envers nous !

Toutes les fois que je rejoignois la caravane, je trouvois toujours le repas fini, et les personnes qui la composoient prêtes à se remettre en route. Pour ne pas nous en séparer, il falloit les suivre sans prendre le temps de manger et de nous reposer. L'engourdissement de mes membres s'augmenta à un tel point, qu'il me fut impossible de me mouvoir sans éprouver de grandes souffrances. A chaque pas, j'étois forcé de m'arrêter pour prendre du repos. Mon bon valet vouloit encore rester auprès de moi ; mais j'exigeai absolument qu'il me quittât, parce que je ne voulois pas que cet honnête

homme partageât mon malheureux sort. Il obéit, quoique malgré lui.

Je restai donc seul, sans espoir, et j'avoue qu'il me paroissoit dur de périr par l'inhumanité de mes semblables, lorsque j'avois échappé à tant de maux. L'indignation me rendit la vie odieuse; et, plus d'une fois, je fus sur le point d'essayer de me débarrasser de ma misérable existence, mais toujours j'en fus détourné par la crainte d'offenser la providence qui m'avoit soutenu jusqu'alors. Persuadé qu'il étoit de mon devoir de lutter, aussi long-temps qu'il me seroit possible, contre l'adversité qui m'accabloit, je fis des efforts et parvins à me traîner un peu plus loin.

Et justement, comme si la providence avoit eu dessein de me réconcilier avec l'espèce humaine, et de me prouver qu'il se trouvoit par-tout, à côté de quelques méchants, beaucoup d'hommes bons et honnêtes, elle en-

voya sur mon chemin des êtres qui faisoient un singulier contraste avec ceux que je venois de quitter.

C'étoit une troupe de porte-balles indiens, appelés *mugis*. Je les apperçus, à quelque distance de la route, occupés à faire cuire du riz. Sans savoir qui ils étoient, et si je pourrois m'en faire comprendre, j'allai vers eux, espérant que mon extérieur misérable leur inspireroit de la compassion.

Je ne me trompois pas. Leur chef me parla en langue portugaise, et me demanda quel accident m'avoit réduit à l'état misérable où il me voyoit. Heureusement je savois assez de cette langue pour me faire entendre. Je lui racontai succinctement tous les maux que j'avois soufferts. Il fut extrêmement touché de mon récit, et s'emporta en imprécations contre les inhumains qui m'avoient ainsi abandonné. Il me donna de suite tout ce

qu'il avoit de meilleur à manger, et, pour m'empêcher de me jeter avec trop d'avidité sur les mets qu'il m'offroit, il me promit de me donner des provisions suffisantes pour continuer mon voyage. Il m'engagea à me remettre en route à petites journées, et, bien que je fusse seul, à n'avoir aucune crainte des tigres, parce que ces animaux étoient rares et peu courageux dans ce pays, et que d'ailleurs il m'enseigneroit un moyen d'allumer du feu, dont la lueur les effraie et les met en fuite.

Les plaies que je m'étois faites en abordant sur la côte étoient encore pleines de sable et d'ordures; ce voyageur charitable s'empressa de les laver, et de les humecter avec quelques gouttes de jus de bambou, spécifique salutaire qui aida à les faire promptement cicatriser. En recevant ces soins généreux, je pensois au Samaritain

compatissant de l'Evangile. En effet, quoique cet homme ne fût ni de la même nation ni du même culte que moi, puisqu'il étoit portugais et de la religion catholique romaine, tandis que j'étois anglais et protestant, il n'en montroit pas moins de bienveillance. Il étoit commerçant et portoit des marchandises dans la ville d'Aracan.

Après que j'eus suffisamment recouvré mes forces, et que je me fus senti assez reposé, le bienfaisant Portugais me donna de toutes les provisions qu'il avoit en riz, tabac, oignons, etc., tant que je pus en porter. Il joignit à ces dons une marmite pour faire cuire le riz, et m'indiqua un procédé pour faire du feu, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bambou. [1] Après cela, il me recommanda à la

---

[1] Tous les corps étant, pour ainsi dire,

protection de la Sainte-Vierge, et me pressa de partir, afin que je pusse atteindre, avant la fin du jour, une cabane que je devois rencontrer à une petite lieue de là. Les procédés compatissants de ce brave homme m'avoient si vivement ému, que j'eus à peine la force de lui dire adieu.

J'étois déjà un peu éloigné, lorsque ce même Portugais courut après moi, et me donna un de ses pantalons, afin qu'arrivé à Ramu je n'eusse pas à rougir de ma nudité. A cette nouvelle preuve de sa sensibilité, des larmes coulèrent de mes yeux. Je me jetai, tout attendri, dans ses bras : la parole

---

des *éponges à chaleur*, lorsqu'on frotte avec vivacité deux morceaux de bois, l'un dur, l'autre sec et poreux, il s'en dégage du *calorique*, ou principe de la chaleur ; et, par une suite nécessaire, le morceau de bois le plus léger prend feu très-promptement. (*Note du Traducteur.*)

expira sur mes lèvres ; je n'exprimai encore une fois mes adieux que par mon silence.

Je marchai pendant près d'une demi-heure : la fatigue me contraignit de m'asseoir. Je voulus essayer en ce moment si je pourrois profiter du secret qu'il m'avoit appris pour faire du feu, et qui me devenoit alors si utile. Mais, à mon grand étonnement, j'éprouvai que je n'avois pas assez de vigueur pour frotter les morceaux de bambou avec la vîtesse nécessaire. Ce désagrément me découragea beaucoup ; je vis alors combien il étoit urgent de redoubler d'activité, pour rejoindre, s'il étoit possible, la caravane dont j'avois fait partie, et qui m'avoit si lâchement abandonné. Je surmontai donc ma lassitude, et j'arrivai heureusement à la cabane dont on m'avoit parlé.

J'y trouvai, avec un plaisir inoui,

et contre mon attente, madame Bremner et son escorte qui prenoient leur repas. Je me joignis à eux ; et, pour faire voir aux barbares indiens que je n'avois plus besoin d'eux, je fis cuire du riz dans la marmite que le Portugais m'avoit donnée, et j'appelai mon domestique, pour le faire manger avec moi.

Ainsi restaurés, nous reprîmes notre route, pendant la soirée.

Mais, comme il ne nous arriva plus rien dont le récit puisse être agréable ou instructif pour le lecteur, je lui épargnerai des détails insignifiants, et je me contenterai de dire que nous parvînmes enfin à Ramu avec des peines et des fatigues infinies, et que nous trouvâmes un protecteur zélé et bienveillant dans la personne de M. Towers, commandant anglais. Il eut pour nous toutes sortes d'égards ; il nous fit transporter, de la manière

la plus commode, à Chittagong, et nous donna des lettres de recommandation pour M. Brice qui y commandoit un corps de troupes anglaises. Ce dernier ne nous fit pas un accueil moins favorable : il pourvut à tous nos besoins. Le repos et une excellente nourriture nous y rétablirent si promptement, que nous fûmes en état d'entreprendre la dernière partie de notre voyage, de Chittagong à Calcuta, capitale des possessions anglaises dans le Bengale, sans nous trouver trop incommodés par le trajet. Nous y arrivâmes enfin en bonne santé, et nous y trouvâmes le terme de nos souffrances inouies.

Au reste, je me trouverai amplement récompensé de la peine que j'ai prise de retracer l'histoire de mon malheureux voyage, si je puis espérer qu'aucun de mes lecteurs ne déposera le livre, sans avoir l'intime conviction

que, même dans les plus grandes calamités, il ne faut pas se livrer au désespoir; qu'il faut se roidir, de tout son pouvoir, contre les revers de la fortune. En effet, lors même que nous gémissons sous le poids de maux et de périls qui semblent outre-passer les forces humaines, il n'y en a aucun dont la providence toute-puissante ne soit à portée de nous délivrer.

Fin du Naufrage de Mackay.

VOYAGE
A ALGER,

Extrait de la Correspondance d'Antoine-Théophile BOEHL, *l'un des élèves les plus distingués de M. Campe.*

INTRODUCTION.

Je n'ai point encore fixé l'attention de mes jeunes lecteurs sur une partie de l'Afrique qu'on appelle *Barbarie*. On lui donnoit autrefois le nom de *Berberie*, de celui des *Berebères* ou Maures, qui composoient la plus grande partie de ses habitants, et qui, dit-on, y sont venus de l'Asie. Comme ces Berebères sont en même temps des barbares, on a transformé la dénomination de Berberie en celle de Bar-

barie. Je vais vous faire connoître ce pays, en vous faisant part d'une lettre que je reçus, en 1793, d'un de mes plus chers et de mes plus anciens élèves.

Mais, auparavant, souffrez que je vous donne une courte notice sur l'auteur de ces lettres : vous la lirez sans doute avec autant d'intérêt que j'en éprouverai moi-même en vous la retraçant avec un sentiment profond de douleur.

Cet intéressant jeune homme étoit, en effet, (pourquoi ne puis-je pas dire *il est?*) le *Théophile* que vous connoissez déjà par différents passages de mes écrits. [1] Son nom entier étoit *Antoine-Théophile Bœhl.*

---

[1] Dans plusieurs de ses ouvrages, et notamment dans le *Nouveau Robinson* et dans la *Découverte de l'Amérique*, M. Campe a introduit des dialogues où figurent un grand

Je viens de citer le nom d'un des hommes les plus aimables et les plus généreux que j'aie connus ; mais cet excellent jeune homme. . . . je sens mes yeux se remplir de larmes, en répétant cette triste vérité. . . . cet excellent jeune homme n'est plus ! C'est une des premières victimes qu'ait moissonnées l'horrible épidémie qui, en 1801, ravagea Cadix et quelques autres villes de l'Espagne.

Dans le courant de l'année 1778, son respectable père, Jean-Jacques Bœhl, de Hambourg, me remit, dans toute sa pureté, dans toute son innocence, Théophile, dont la belle ame animoit un aussi beau corps. Il me

---

nombre de ses véritables élèves. Il leur fait souvent tenir des discours qu'ils ont en effet tenus, et il leur fait présenter des objections qu'ils lui ont réellement présentées ; c'est ce qu'il explique lui-même plus loin. (*Note du Traducteur.*)

confia son éducation, en même temps que celle de ses deux autres enfants, Jean et Frédéric, qui ne donnoient pas de moins favorables espérances. Théophile étoit alors dans sa septième année. Je vis croître et se développer, sous mes yeux, les facultés de son corps et de son esprit : cinq ans après, je le rendis à son père, parce que le dérangement de ma santé me força de quitter une occupation qui exige une certaine vigueur.

J'ai revu deux fois, depuis, mon Théophile, et, chaque fois, après un intervalle de six à huit années.

A l'une et l'autre entrevue, j'eus le plaisir de le serrer dans mes bras, et de me convaincre qu'il avoit conservé la même pureté de mœurs qu'il avoit en sortant de chez moi.

La dissipation des villes les plus peuplées, les plus corrompues de l'Europe ; son séjour à un immense éloi-

gnement de sa famille et de moi ; la jouissance d'une grande fortune, et une indépendance absolue ; tout cela, à l'âge où les passions ont toute leur énergie, n'altéra pas le moins du monde ses dispositions à la vertu. Lorsqu'il nous revit pour la première fois : « Madame, dit-il à mon épouse, ô ma seconde mère ! vous me voyez le même que j'étois auprès de vous. J'avois pris la ferme résolution, à la première faute considérable que j'aurois le malheur de faire, de m'en accuser sur-le-champ à vous et à mon second père ; mais, graces au ciel, je n'ai point d'aveu à vous faire. »

Il revint à Hambourg, il y a quatre ans, [1] pour la seconde et dernière fois... et il y épousa la fille du digne conseiller Valentin Meyer. Sa jeune épouse le suivit à Cadix, où il tenoit une forte

---

[1] L'auteur a publié cet ouvrage tout récemment, en 1802. (*Note du Traducteur.*)

Staatsbibliothek München

maison de commerce qui étoit associée à sa famille. Pendant son séjour, il me dit, dans un moment d'épanchement et d'effusion de cœur, que, dans tout le cours de ses actions et des événements de sa vie, il n'y avoit qu'une seule aventure dont le souvenir l'attristât, et que, pour cela, il auroit bien voulu, s'il lui eût été possible, effacer entièrement de sa mémoire. Je le pressai de s'expliquer : il céda à mes instances, et me déclara que, dans le temps où il habitoit l'Afrique, il s'étoit laissé persuader, par quelques amis, d'assister à une chasse de sanglier. Dans tout le cours de la journée, ils ne purent rencontrer de gibier. En revenant, Théophile s'avisa, dans un moment, dit-il, où il n'étoit pas sur ses gardes, de tirer son fusil sur un oiseau qui s'étoit perché au bord du chemin. « Aujourd'hui encore, ajouta-t-il, je crois toujours voir ce pauvre et innocent animal, baigné

dans son sang, accusant son meurtrier, sinon de cruauté, au moins d'une légéreté d'esprit impardonnable. »

Quel est l'homme qui, parvenu à sa vingt-septième année, ne pourroit pas se reprocher de faute plus énorme que celle-ci, et qui, sur-tout, ne l'auroit commise que dans un instant de distraction ?

On seroit peut-être tenté de mal interpréter ce trait, et d'accuser mon jeune élève d'une afféterie de sensibilité excessive. Non : toute espèce d'excès lui a constamment été étrangère. L'impression qu'a faite sur lui cette aventure étoit la suite d'une conscience timorée, qui ne fait rien qu'avec méthode et circonspection. Il étoit convaincu de la nécessité où nous nous trouvons, non seulement d'exterminer les bêtes féroces, mais même d'ôter la vie aux êtres qui, sans être nuisibles, nous sont nécessaires pour

notre subsistance : mais priver, sans nécessité, ou sans un but d'utilité, des animaux innocents de l'existence que Dieu leur a donnée, ou ne les tuer que pour avoir le plaisir de les tourmenter, lui paroissoit, avec raison, une barbarie dont aucun homme sensible ne devoit se rendre coupable sans éprouver des remords.

Mon *Nouveau Robinson*, ma *Découverte de l'Amérique*, ont pu vous donner une idée de l'intelligence et du caractère de Théophile. Tel il vous paroît dans ces ouvrages, tel il étoit en effet. Tout ce que je lui ai fait dire, tout ce que je lui ai fait faire, il l'a dit et il l'a fait. Je n'étois alors que le rédacteur des propos naïfs de mes différents élèves : et s'il se trouve dans ces écrits quelque chose de vraiment utile, c'est ce que j'ai fidellement copié d'après nature.

Mais s'il fut jamais un homme qui

ait complétement rempli, dans l'âge mûr, tout ce qu'il promettoit étant enfant ; si, dis-je, il se trouva jamais sur la terre un mortel qui ait conservé, sans altération, et en ne faisant que les perfectionner, les qualités aimables qu'il possédoit dans l'âge le plus tendre, c'est, à coup sûr, Théophile.

C'est un des enfants les plus vifs que j'aie vus : cette vivacité ne dégénéroit pourtant jamais en un badinage grossier ou en une pétulance indécente ; il étoit toujours riant, toujours plein d'amitié et d'obéissance envers ses maîtres. Une seule leçon que je lui avois donnée sur les inconvénients de la désobéissance, avoit suffi pour le rendre à jamais docile.

Le fait qui y donna lieu s'est passé dès le second jour où Théophile me fut remis. Après la leçon, nous fîmes une promenade ; mon jeune élève se sépara de moi, et descendit dans un

grand fossé où croissoient des plantes sauvages et parasites. Je le rappelai ; mais, par esprit d'obstination, il voulut y rester. Il me demanda d'abord pourquoi il ne marcheroit pas aussi commodément en bas qu'en haut : je lui répondis que, toutes les fois que je lui défendois quelque chose, j'avois de bonnes raisons, mais que je ne jugeois pas toujours à propos de les lui dire ; qu'au surplus, il pouvoit compter que celui qui ne me croyoit pas et ne m'obéissoit pas sur parole, finissoit par éprouver quelque chose de désagréable.

Ma menace ne me parut point faire un grand effet sur lui ; il resta où il étoit. Je continuai mon chemin, et il nous suivit en marchant dans le fossé. Il ne tarda pas à se piquer à des orties qu'il vouloit traverser. Il se mit aussitôt à jeter des cris. Lorsque sa douleur fut passée, je me contentai de lui de-

mander si ce que je lui avois prédit ne lui étoit pas arrivé. Comme il ne pouvoit le nier, je repris la parole, et lui dit : « Vois-tu, cher Théophile, pareille chose t'arrivera toujours, de manière ou d'autre, lorsque tu ne voudras pas en croire mon expérience. »

Dès ce jour, pour le rappeler à son devoir, je n'avois besoin que de lui dire : « Souviens-toi du fossé ! »

Cette vivacité extrême qu'il montra dans son enfance ne l'abandonna pas dans un âge plus avancé. Il savoit seulement la maîtriser par la raison, et la changer en une activité infatigable.

La seconde qualité que possédoit Théophile, mais qui n'est pas toujours réunie à cette vivacité enfantine, et par laquelle il se distinguoit de tous ses camarades, ainsi que de tous les autres hommes, c'étoit une énergie et une irritabilité de sentiment, telle que peu d'hommes l'ont reçue en partage.

Il étoit tout ame et tout sentiment. Il faisoit preuve de sensibilité dans des occasions où des hommes ordinaires n'éprouveroient aucune impression, ou ne seroient que peu affectés.

Exprimoit-il ses idées? faisoit-il des questions, comme il ne cessoit d'en faire pour s'instruire? me faisoit-il part de ses observations sur les objets de la nature? ou bien portoit-il son jugement sur des choses qui eussent rapport à l'état social? on voyoit les lis de ses joues emprunter le pourpre de la rose; des étincelles jaillissoient de ses yeux, tant il sentoit vivement tout ce qu'il disoit. Combien de fois ne m'a-t-il pas effrayé, lorsqu'il étoit hors de la portée de ma vue, en jetant un cri perçant? Redoutant qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, je me précipitois auprès de lui : je découvrois alors la cause de son exclamation. C'étoit uniquement l'effet d'une sen-

sation énergique d'étonnement ou de plaisir. Son cri d'admiration avoit été excité ou par une jolie fleur qu'il avoit trouvée sous l'herbe, par une pierre remarquable, un insecte ou un papillon qu'il venoit d'attraper ; et, s'il privoit un instant ces êtres innocents et foibles de leur liberté, ce n'étoit ni pour les mutiler, ni pour les tourmenter, comme le font les autres enfants ; mais pour s'en amuser un instant, et les rendre à leur indépendance, après leur avoir prodigué ses caresses, et les avoir assurés, avec une naïveté enfantine, et de la meilleure foi du monde, qu'il ne vouloit pas leur faire de mal.

Pendant tout l'espace de cinq années que je vis cet aimable enfant acquérir auprès de moi le développement de toutes ses facultés, je ne sache pas une occasion où il ait montré une tranquillité froide, une languissante apathie. Quel que fût le sujet de son entretien,

quel que fût l'objet de ses actions, il ne pouvoit rien dire, ni rien faire, sans que sa physionomie, extrêmement mobile, ne s'animât et ne peignît tous les mouvements de son ame.

Cependant il ne tomboit jamais, ou que très-rarement, dans des accès de mauvaise humeur ou de colère. Venoit-il à s'emporter ? cela n'étoit que passager. Il suffisoit de le reprendre doucement, ou de lui jeter un coup-d'œil significatif, pour dissiper le nuage qui avoit obscurci son front.

« Ce jeune homme, disois-je souvent à mes collaborateurs, périra victime de la véhémence de ses sensations, si nous ne réunissons pas nos efforts pour diriger vers des connoissances utiles cette fougue impétueuse ; si nous ne nous empressons de former sa raison et son jugement. »

Il seconda en effet nos desirs : mon jeune ami et la société auroient trop

perdu, si nous avions réussi à faire entièrement disparoître son étonnante vivacité. Je pourrois donner d'autres détails qui confirmeroient mon assertion : mais je sais très-bien que tous ceux qui n'ont point eu le bonheur de connoître personnellement mon jeune et intéressant élève, qui n'ont pas observé sans cesse tous les détails de sa vie privée, toutes ses démarches et toutes ses actions, pourroient me soupçonner d'exagération ; au contraire, quelque éloge que j'en puisse faire, les personnes qui ont connu Théophile trouveroient son panégyrique au-dessous de la vérité. J'en atteste tous ceux qu'il a comblés de bienfaits, ou à qui il a confié l'honorable mission d'en être les distributeurs : j'en atteste plusieurs centaines de personnes qui ont vécu avec lui dans une liaison intime. Je laisse donc à mes jeunes lecteurs le soin de juger par eux-mêmes l'esprit

d'observation, l'étonnante sagacité dont étoit doué le jeune Bœhl, en mettant sous leurs yeux une des productions dont il paya mon amitié, les détails intéressants qu'il m'envoya sur une assez vaste contrée de l'Afrique, pendant son séjour à Alger.

Alger, 30 janvier 1793.

A MONSIEUR ET MADAME CAMPE.

MES CHERS INSTITUTEURS,

DANS toutes les situations de la vie, votre souvenir ne m'abandonne pas un instant. Nos personnes seules sont séparées; et, à quelque distance que

---

1 M. Campe, pour démontrer la piété et tous les sentiments vertueux qui animoient son élève, cite des fragments de trois ou quatre lettres datées de Hambourg, de Londres et de Cadix. Comme il ne s'y trouve rien qui ait un rapport direct avec le plan de cet ou-

je sois éloigné de vous, je m'en rapproche en esprit. Il me semble qu'il n'y ait entre nous qu'une légère séparation, un rideau qui suffit pour vous dérober à mes regards, mais qui n'empêche pas que je vous entende, que je vous adresse la parole.

Il n'y a personne sur la terre dont l'image soit gravée plus profondément dans mon cœur. Vous vous êtes toujours montrés à moi de la même manière que lorsque je vous ai vus pour la première fois. Je vous connois depuis bien des années; et, du premier jour où j'ai eu le bonheur de vous voir, j'ai conçu pour vous la même estime, la même tendresse que je n'ai cessé de

---

vrage, nous croyons devoir les supprimer. Ces lettres ne peuvent être intéressantes que dans la patrie de Théophile, où l'on paie à sa mémoire un tribut unanime de regrets. (*Note du Traducteur.*)

vous vouer. Quels changements prodigieux, quelles étranges métamorphoses n'est-on pas dans le cas de reconnoître, non seulement dans la figure extérieure, mais même dans le caractère des personnes avec qui l'on a vécu dans quelque intimité? Il n'en a jamais été de même de vous. Si je rappelle dans ma mémoire les premières années de ma vie, que j'ai passées sous votre surveillance, je ne me souviens que de deux événements qui ont fait sortir mon cher instituteur de sa patience et de son égalité d'humeur ordinaire.

Le premier eut lieu au sujet d'une scène que vous fit notre méchant voisin, le sous-bailli. Vous vous rappelez qu'il vint un jour chez vous à demi-ivre et faisant beaucoup de bruit, à cause d'un vol qu'on lui avoit justement reproché, et, qui plus est, prouvé. Toutes vos représentations, toutes vos

exhortations amicales, furent sans effet, et vous fûtes contraint à le mettre de force à la porte.

La seconde occasion où je vis votre fermeté habituelle se démentir, ce fut lors de notre cruelle mais trop nécessaire séparation. Quant à madame Campe, je n'ai jamais vu sur sa physionomie d'autre expression que celle d'une tendresse presque maternelle pour tous vos élèves. Le moindre événement qui arrivoit à l'un d'eux suffisoit pour exciter ses alarmes. Je n'oublierai jamais ses traits célestes qui commandent le respect et la plus parfaite reconnoissance.

Pour quel objet suis-je venu ici? Pour une spéculation commerciale. Je ne connois aucun lieu sur la terre où je ne sois prêt à me rendre, aucun travail dont je ne sois prêt à me charger, dans l'espoir d'un bénéfice légitime, qui me mette à portée de faire des

heureux. Je me suis cependant trompé dans mes calculs, et je me trouve presque dans le cas d'*Urian*, personnage d'une pièce allemande, [1] qui, ayant été au Mexique pour faire fortune, y oublie son sac d'argent, et s'écrie d'une manière si pathétique : Combien l'homme est sujet à l'erreur !

Quant à moi, je me fondois sur un espoir aussi sûr que l'étoit celui d'Urian, et j'avois eu la précaution de ne pas transporter mon sac avec moi, avant d'avoir la certitude de pouvoir le remplir. Je peux donc me consoler du peu de succès de ma spéculation. Au reste, ce n'étoit pas une petite affaire. J'avois à ma disposition plus de quatre cent mille reichsthalers, [2]

---

[1] Le messager de Wands Becker.

[2] Le reichsthaler, que nous prononçons rixdale, vaut à Hambourg environ cinq francs de notre monnoie. (*Note du Traducteur.*)

avec lesquelles je comptois bien en gagner cent mille. Cette contrariété est une de celles sur lesquelles vous vous êtes constamment attachés à préparer vos élèves, et je vous assure que, dans une certaine année, le désagrément de voir manquer un voyage à Travemunde [1] m'a causé plus de peine que la mauvaise réussite d'une spéculation de commerce considérable.

Comme je vous l'ai déjà dit, il n'y a aucune fatigue que je redoute pour augmenter mes moyens de fortune, et faire le bonheur de mon frère, ainsi que de mon ami Valentin que j'espère associer à notre maison vers la fin de cette année.

Me voici donc, dieu merci, dans un pays où tout a une physionomie nouvelle pour moi. Je m'y trouve très-

---

[1] Cet épisode est rapporté dans le *Nouveau Robinson*.

bien, et j'y suis très-satisfait; vous serez sans doute dans le cas d'en juger, à la longueur de ma lettre. Si j'étois de mauvaise humeur, je ne vous écrirois vraisemblablement pas d'Alger.

Mon voyage ici, malgré la contrariété que j'ai éprouvée, a été néanmoins fort agréable. J'y ai acquis sur bien des choses une expérience qui me manquoit, et fait quelques bonnes observations que je n'avois pas eu occasion de faire autre part. Un heureux hasard a contribué à rendre mon voyage plus commode et plus intéressant. L'Angleterre vient d'envoyer dans ce pays un nouveau consul, dont mon frère avoit fait la connoissance pendant son séjour en France.

Le consul anglais fut obligé de s'arrêter quelques mois à Gibraltar, à cause de la peste qui régnoit à Alger: je me rendis aussi à Gibraltar, sans être sûr de l'y trouver encore. Heu-

reusement, plusieurs circonstances singulières avoient retardé son départ, et, huit jours après mon arrivée, j'eus le plaisir de m'embarquer avec lui à bord d'une frégate anglaise qui nous conduisit dans le port d'Alger en moins de quarante-huit heures.

Alger est un très-petit état, qui cependant dicte des lois à toute l'Europe, et même à d'autres peuples qui ne sont pas Européens. Ou plutôt, il plaît à ces nations de se faire donner des lois par les Algériens; chose fort extraordinaire, et qui mérite d'être citée. J'ai eu l'honneur de me mêler parmi la suite du consul anglais, de m'approcher du trône du *dey*, [1] et de

---

[1] Alger est une espèce de république aristocratique, sous la protection du grand-seigneur, qui y envoie un pacha ou vice-roi, connu sous le nom de dey; mais l'autorite de ce magistrat est extrêmement bornée. Les

lui baiser respectueusement la main. Bien entendu que je passe ici pour Anglais, parce que les Espagnols ne sont pas aimés dans ce pays, et vous n'en serez pas étonnés, si vous savez le malheur qui vient d'arriver aux nations en guerre avec les Algériens, notamment aux Américains, aux Génois et aux habitants des villes anséatiques. Les Anglais ayant négocié tout à coup une suspension d'armes, en leur nom et en celui du Portugal, ce dernier état, qui jusque là avoit mis des bâtiments de guerre en croisière dans le détroit de Gibraltar, pour empêcher les pirates de sortir de la mer Méditerranée dans l'Océan, n'ayant plus

---

affaires sont soumises à la délibération d'un divan ou conseil d'état, composé de plus de huit cents personnes, parce que chacun des officiers de la milice y a séance. (*Note du Traducteur.*)

rien à craindre de la part des corsaires d'Alger, a fait rentrer ses bâtiments dans les ports. Il en est résulté que treize vaisseaux américains et quatre navires génois ont été pris. Mon but étoit d'acquérir des marchandises provenant des prises ; mais, à mon arrivée, tout étoit déjà vendu.

Il est fort heureux que les Algériens soient de si mauvais navigateurs ; sans cela, ils auroient capturé plus de cent bâtiments américains. Grace au ciel, ils ont laissé échapper le moment favorable.

Trois autres corsaires sont sortis depuis huit jours : mais il y a tout lieu de croire que leur expédition n'aura point de succès.

De tous les coins du monde, et sur-tout du monde commerçant, on injurie les Algériens, on les traite d'exécrables brigands. Quant à moi, je ne leur prodigue point de ces épi-

thètes dictées par la prévention ; je ressens beaucoup moins de haine contre eux que contre les Européens qui favorisent et encouragent en quelque sortes leurs pirateries.

Quels sont les ingénieurs qui traccnt les plans de leurs fortifications, qui construisent leurs vaisseaux ? Ce sont des Espagnols et des Français. Qui leur livre des bois de charpente, de la poudre à canon, des bouches à feu, etc. ? Ce sont les Suédois, les Hollandais et les Danois. Enfin des états plus petits, tels que Venise et Raguse, sont obligés de leur payer un tribut annuel en espèces. Les Anglais si respectés, ou plutôt si craints, voient tout cela d'un œil satisfait : ils ne donnent que de petits présents, dont le montant est arbitraire, toutes les fois qu'ils envoient un nouveau consul, ou bien à la mort d'un roi d'Angleterre ou d'un dey d'Alger.

C'est ainsi que l'égoïsme, la jalousie et les intrigues des puissances européennes construisent et équipent les bâtiments de guerre des Marocains, des Algériens, des Tunisiens, des Tripolitains, et leur mettent à la main ces armes redoutables par lesquelles ils désolent la marine marchande. S'il n'en étoit pas ainsi, il y a longtemps que ces petits peuples ne seroient plus en état d'exercer leurs brigandages. Au lieu d'amasser par leurs excursions un trésor inutile, ils s'occuperoient à cultiver un sol excellent, dont l'admirable fertilité assureroit leur aisance et leur bonheur. Mais, maintenant que le gouvernement est corrompu par la cupidité des diverses puissances d'Europe, s'il y a quelque chose de surprenant, c'est que le mal ne soit pas beaucoup plus grand qu'il n'est.

La ville d'Alger, capitale du pays,

s'élève en amphithéâtre sur le penchant oriental d'une colline. Les maisons les plus basses sont baignées par la mer : sa forme est un triangle, dont le sommet le plus élevé se termine par un château fort où l'on conserve un trésor immense dont personne ne fait usage. C'est peut-être le seul trésor de son espèce dans tout l'univers. On y ajoute continuellement, sans jamais en rien détourner.

Le gouvernement est une aristocratie militaire. A la mort du dey, c'est celui dont le parti est le plus fort qui lui succède. Depuis cinquante ans, néanmoins, il n'a point coulé de sang pour la succession. A chaque fois, le premier ministre s'empare de la place du dey qui vient de mourir, et il sait toujours s'y maintenir.

Les Maures, véritables indigènes et propriétaires du pays, ne peuvent occuper aucun emploi public. Le nombre

des habitants est de plus de cent vingt mille, parmi lesquels on compte environ quatre mille Turcs, qui sont tous soldats, et jouissent des prérogatives attribuées à la noblesse. Ce sont eux qui sont les maîtres de la république. Le dey est assisté de quatre ministres, investis, par l'ancienne constitution, d'un grand pouvoir; mais le dey actuel a su s'affranchir de leur joug, et, heureusement pour le bien de l'état, il gouverne par lui-même. Je dis heureusement pour le bien de l'état, parce que, sous une infinité de rapports, c'est un homme généreux et juste; et d'ailleurs, comme de deux maux il faut choisir le moindre, j'aime mieux être gouverné par le caprice d'un seul que par la volonté arbitraire d'un grand nombre. C'est à mon cher instituteur que je dois ces principes.

La marine d'Alger consiste en onze vaisseaux, dont le plus grand est une

frégate de quarante-quatre canons. C'est avec d'aussi misérables forces que ce petit état s'est rendu redoutable aux plus grands royaumes et républiques de l'Europe, et qu'il les maintient dans une dépendance tributaire.

Quelque grande que soit la richesse du dey, il règne peu de luxe et d'éclat dans son palais. Il s'occupe toute la journée du soin des affaires publiques. On le voit, on lui parle avec beaucoup de facilité. La seule étiquette qui soit imposée, c'est de baiser la main au dey. Tous les consuls étrangers sont obligés de se prêter à ce cérémonial : le consul d'Angleterre en est seul dispensé.

Le dey régnant est, comme je le disois, un homme plein de générosité. Cette qualité est tellement dominante en lui, que je ne sais pas quel prince on pourroit lui comparer sous ce rapport,

si ce n'est le duc de Brunswick, dans la principauté duquel vous avez le bonheur d'habiter. Les faits suivants dont j'ai eu en partie personnellement connoissance, et dont les autres m'ont été attestés par des personnes dignes de foi, vous prouveront s'il y a de l'exagération dans ce que je vous ai dit.

A la première audience qui fut accordée au consul anglais, et à laquelle je fus admis, le dey reçut la nouvelle de la reprise de Toulon par l'armée française. Le commandant de la frégate anglaise, porteur de cette nouvelle, étoit présent : il demanda au dey s'il avoit quelques ordres à lui donner pour lord Hood, dont il alloit rejoindre la flotte. Le dey répondit : « Je ferai à votre amiral un présent de douze bœufs : en retour, j'ai une grace à lui demander. — Laquelle ? — C'est au sujet d'un de mes vieux amis, d'un négociant français qui a demeuré par-

mi nous pendant bien des années, et est allé se fixer à Toulon. J'espère qu'il s'en sera sauvé. Demandez de ma part à lord Hood s'il le connoît : il se nomme M.***. Si mylord parvient à découvrir le lieu de sa résidence, ou peut-être même s'il l'a à bord de son vaisseau, je le prie de me l'envoyer. M.*** est vieux, et a probablement perdu sa fortune. Je veux en prendre soin, et le consoler dans ses vieux jours ».

On se sert ici, outre l'idiome du pays, qui est un dialecte de l'arabe, de la langue *franque*, qui est, comme l'on sait, un mélange de mots français, italiens et espagnols, corrompus et dénaturés. C'est en langue franque que le dey s'entretenoit avec le capitaine, et je compris la majeure partie de ce qu'ils disoient.

Vous savez que le roi d'Espagne est obligé, en montant sur le trône, de

jurer solennellement de ne jamais faire la paix avec les infidèles : il ne peut conclure que des suspensions d'armes. En général, il règne une haine implacable entre les deux nations. Les Maures regardent l'Espagne comme un domaine qui leur appartient et qu'on leur a ravi. Une personne qui a vécu long-temps à Maroc et à Tétuan [1] m'a assuré que plusieurs grandes familles de ces pays conservent encore, depuis des siècles, les clefs de leurs anciennes maisons dans les royaumes de Castille, d'Arragon et de Léon. [2] Elles ne désespèrent pas d'y rentrer un jour. Lorsqu'on est instruit de cette animosité qui divise les Maures et les Espagnols, on ne sauroit trop louer et

---

[1] Ce sont deux villes de la Barbarie ; l'une capitale de l'empire de Maroc, l'autre, ville considérable du royaume de Fez. (*Note du Traducteur.*)

[2] Royaume d'Espagne.

admirer la conduite que tint le dey envers un esclave de cette dernière nation. Je vais vous raconter cette particularité.

Cet esclave, nommé Garrigo, avoit mérité, par sa bonne conduite, la bienveillance du dey. Celui-ci l'en récompensa en lui donnant la liberté. Garrigo n'eut alors rien de plus pressé que de retourner dans sa patrie ; mais ce n'étoit pas à cela que se bornoient les intentions du dey, qui vouloit non seulement le rendre libre, mais assurer son bonheur. Garrigo reçut donc l'invitation de revenir à Alger, et il y retourna en effet. « Tu es pauvre, lui dit le dey ; je veux faire ta fortune. » Il lui confia la direction des branches les plus importantes du commerce d'Alger. Garrigo est maintenant un des principaux négociants de ce pays. Il correspond avec une forte maison de commerce de Barcelone, et il en

discute les intérêts dans les conférences que les consuls ont tous les soirs entre eux.

Et c'est un barbaresque qui a fait cela envers un ennemi juré de sa patrie ! C'est un despote absolu qui a usé de cette générosité envers un de ses esclaves ! Je le demande : un Espagnol auroit-il eu les mêmes procédés pour un Turc ou pour un Maure ? Combien se trouveroit-il de chrétiens qui feroient la même chose, seulement à l'égard d'un Juif ? Et les Juifs ne sont pas, à beaucoup près, aussi détestés des chrétiens que ces derniers, et sur-tout les Espagnols ne le sont des Mahométans.

Le même dey, après avoir fait don de la liberté à un autre esclave, lui confia un vaisseau chargé de grains, et lui donna la mission d'en aller vendre la cargaison chez l'étranger, puis de lui en rapporter la valeur. L'esclave

partit, pénétré de reconnoissance : il remplit fidellement les soins qui lui étoient imposés, et rapporta l'argent à Alger. Le dey fit calculer le bénéfice, et déclara qu'il lui en abandonnoit la moitié. A peine l'affranchi eut-il le temps d'exprimer ses remerciements, que le dey ajouta qu'il lui faisoit don du gain tout entier. L'autre, plein de joie, alloit se retirer ; mais le dey le rappela encore et lui dit qu'il pouvoit garder toute la cargaison. L'heureux affranchi, ne sachant comment reconnoître cette libéralité inattendue, balbutia quelques paroles, foible témoignage du sentiment qu'il éprouvoit. Comme il se disposoit encore une fois à s'éloigner, le dey le rappela de nouveau, et ajouta à ses autres libéralités le don du vaisseau qui étoit chargé de toutes ces richesses.

Ne semble-t-il pas que ce bon prince n'ait ainsi divisé ce bienfait, et n'en

ait fait quatre graces séparées, que pour prévenir les funestes effets qu'auroit pu produire sur son affranchi une joie subite et immodérée ?

Les deux anecdotes que je viens de citer prouvent seulement la bonté et la générosité du souverain d'Alger. L'anecdote suivante, de la vérité de laquelle j'ai la plus grande certitude, vous démontrera qu'à ces bonnes qualités il joint une justice sévère et une force d'ame très-rare.

L'année passée (en 1792), il y eut une rupture entre les Hollandais et les Algériens. L'un des ministres, Sidy Haly, en fut principalement la cause. Il y avoit douze ans que ce ministre avoit abjuré la foi chrétienne, pour embrasser la religion de Mahomet. Le motif le plus frivole lui avoit fait vouer une haine mortelle aux Hollandais. La modicité des présents faits par le gouvernement de la Hollande,

qui ne répondoient pas entièrement à ce qu'on devoit espérer dans ces occasions, fut le prétexte spécieux que Sidy Haly saisit avec empressement pour exciter le dey à rompre la bonne intelligence qui régnoit entre les deux nations. Dans l'espace de douze jours, huit corsaires furent armés : mais le dey déclara que l'on ne pourroit capturer les bâtiments hollandais qu'après un délai de trente jours.

Cette modération ne plaisoit point au vindicatif Sidy Haly ; comme il avoit le département de la marine, non seulement il fit sortir l'escadre avant le terme de rigueur, mais il donna secrètement l'ordre d'attaquer les Hollandais par-tout où on les trouveroit, et de saisir leurs vaisseaux, malgré les ordres formels du dey. Au bout de quelques jours, cinq à six bâtiments hollandais, richement chargés, furent conduits dans le port d'Alger.

Le dey, informé de cette contravention à ses ordres, envoya sur-le-champ un bourreau à bord du vaisseau du commandant de la flotille, avec injonction de couper la tête à cet officier. Mais celui-ci se justifia, en exhibant les instructions secrètes qui lui avoient été données par Sidy Haly. Quoique ce dernier fût le beau-frère du dey, le souverain n'en ressentit pas moins une extrême indignation. Il fit charger de fers le coupable, et se permit seulement de commuer la peine capitale prononcée par la loi en un bannissement perpétuel. Il le fit conduire enchaîné snr un vaisseau, et l'envoya à Constantinople.

Jusqu'à présent, il n'y a rien d'extraordinaire dans la conduite du dey; mais je crains que ce qu'il fit ensuite ne soit rangé, en Europe, au nombre des fables ou des récits apocryphes. Il ordonna que les vaisseaux hollandais

capturés avant le terme fatal fussent sur-le-champ relâchés avec l'intégrité de leur cargaison. J'ajouterai que ce Sidy Haly passe dans le pays pour un homme d'une grande capacité, mais méchant et cruel. Il s'est aisément justifié à Constantinople, et il a obtenu la charge de dey de Tripoli.

Tripoli étoit autrefois, comme Tunis, gouverné par les habitants originaires du pays, les Maures ou Berebères. Le vieux dey de Tripoli s'étant trouvé en guerre avec son fils, l'un et l'autre réclamèrent l'intervention de la Porte Ottomane, qui profita de leur discorde pour s'emparer du gouvernement. Sidy Haly, moyennant vingt mille sequins, [1] corrompit le

---

[1] Le *sequin* est une monnoie d'or ou d'argent, d'usage en Italie et dans le Levant. Sa valeur varie suivant les différents pays. Le sequin d'or de Gênes vaut douze francs; celui de Malte, huit francs; celui de Parme, onze

grand visir, et se fit donner l'autorisation de mettre Tripoli sous la dépendance immédiate du grand seigneur. Il s'embarqua en conséquence à Constantinople, avec cinq cents hommes, sur de misérables bateaux plats. Arrivé à Tripoli, il profita des dissentions civiles, et monta sur le trône sans beaucoup de peine. Il s'occupe aujourd'hui de l'armement d'une flotte formidable.

Jusqu'à présent Tripoli n'avoit point de corsaires, ou du moins, depuis un grand nombre d'années, ce royaume avoit cessé d'infester les mers. Ce qui lui reste encore de vaisseaux propres

---

livres dix sous ; le *foundouc*, ou sequin de Turquie, du poids de cinq piastres, vaut neuf livres dix sous. En supposant que M. Bœhl parle ici de sequins de Constantinople, Sidy Haly auroit donné au grand visir une somme d'environ deux cent mille francs. (*Note du Traducteur.*)

à la course n'est pas d'une grande importance. [1]

Je pourrois vous raconter encore beaucoup de traits qui ne font pas moins d'honneur au dey d'Alger que ceux que j'ai déjà rapportés, mais je

---

[1] Tripoli étoit autrefois le plus fertile, le plus opulent et le mieux peuplé de tous les états barbaresques. Il est aujourd'hui considérablement déchu sous tous les rapports. La population n'y est plus que de quatre à cinq cent mille habitants. En général, tous les Barbaresques ont une grande conformité de mœurs, de langage et d'habillement. La classe inférieure du peuple est on ne peut plus misérable. Les habitants riches, ne devant leur fortune qu'à leurs pirateries, sont ignorants et grossiers. Ils ont le plus grand mépris pour les arts et la littérature. Les Tunisiens sont les seuls chez qui on trouve quelques traces de l'instruction qui a si puissamment contribué à élever l'Europe au point de civilisation et de grandeur où elle est parvenue. (*Note du Traducteur.*)

ne finirois pas : vous croiriez peut-être d'ailleurs que je me laisse entraîner par mon imagination, et que j'outrepasse la réalité. Dans mon enfance, j'étois sujet à me passionner pour ou contre tels ou tels peuples, à concevoir des préjugés en faveur des uns, à ressentir une répugnance invincible contre les autres. Il fut un temps, par exemple, où, vous devez vous en souvenir, j'étois Romain dans l'ame; j'étois l'ennemi juré des Carthaginois, et sur-tout d'Annibal. L'idée qu'Amilcar avoit fait jurer à cet homme célèbre une haine éternelle contre les Romains avoit excité mon indignation : je rougis presque aujourd'hui de cet enfantillage. J'ai aidé de tous mes moyens à combattre la liberté américaine ; j'ai été partisan enthousiaste des Anglais. Pourquoi ? Je ne le sais vraiment pas.

Je crois maintenant m'être guéri de ces préventions enfantines. Il ne m'ar-

rivera probablement plus de me passionner ainsi pour ou contre toute une nation. J'ai appris, en effet, par ma propre expérience, qu'on trouve dans tous les climats et dans tous les pays un mélange d'hommes bons et d'hommes méchants. Je ne connois plus qu'une seule nation, c'est le genre humain.

Pour en revenir au peuple chez lequel le hasard m'a conduit, je vous parlerai de l'exécration dont il est l'objet dans toute l'Europe. On se récrie universellement contre le brigandage qu'il a érigé en une profession régulière. De semblables mœurs ne me révoltent pas moins que toute autre ame sensible ; mais l'indignation ne m'empêchera pas d'être juste. J'ai trouvé ici plus de bien que de mal, et beaucoup moins de mal que je ne m'y étois attendu. Les Algériens sont dans l'habitude de réduire à l'esclavage

tous leurs prisonniers de guerre ; cela n'est que trop vrai : mais il est difficile que des esclaves soient traités avec plus d'humanité et de douceur. Je m'en étois fait une toute autre idée, et c'est avec un grand plaisir que je me suis vu détrompé. Pour porter un jugement sain à cet égard, je ne me suis pas contenté de ce que m'ont assuré des personnes dignes de foi : je me suis souvent entretenu moi-même avec beaucoup d'esclaves, dont une partie est employée dans la ville, l'autre dans l'intérieur du pays et sur les grands chemins. Je les ai scrupuleusement interrogés sur leur situation et leur genre de vie. Tous m'ont répondu que la privation de la liberté n'est pas, à beaucoup près, une calamité aussi grande qu'on se le figure en Europe. Il y a ici à peu près huit cents esclaves chrétiens, dont une grande partie consiste en déserteurs qui s'échappent des

forteresses entretenues sur la côte par les Espagnols. Le travail le plus dur est celui des esclaves qu'on occupe à l'armement et au désarmement des corsaires. D'autres travaillent à l'exploitation des carrières, sans être soumis à la surveillance d'aucune espèce d'inspecteur.

Quelques centaines sont occupés dans les jardins du dey et des ministres. Ceux-là sont les plus heureux, et jouissent même d'une certaine aisance; on leur donne une excellente nourriture. Les autres ne mangent que du pain et une espèce de vermicelle; mais on ne leur donne jamais de viande, et c'est cette privation dont ils se plaignent le plus. Du reste, on n'use envers eux d'aucun mauvais traitement : j'ai déjà dit qu'aucun surveillant n'exerce à leur égard une autorité tyrannique.

Si toutes les nations d'Europe faisoient pour leurs sujets respectifs, ré-

duits en esclavage, ce que les Américains font ici pour ceux de leurs compatriotes qui ont eu le malheur de perdre le plus précieux de tous les biens, la liberté, leur condition seroit très-supportable. Sous une infinité de rapports, ils seroient mieux traités que ne le sont chez nous les prisonniers de guerre. Un capitaine américain, qui est tombé dans l'esclavage, reçoit par mois, du congrès, huit piastres fortes d'Espagne; [1] les simples matelots en reçoivent trois. Qui empêche les autres gouvernements de suivre cet exemple, puisqu'une semblable mesure suffiroit pour procurer des consolations à une foule de malheureux? Le défaut d'esprit public, d'humanité et de patriotisme ne permet pas de songer à cette institution bienveillante.

---

[1] Les piastres d'Espagne valent environ cinq francs.

J'ai vu des esclaves qui sont à Alger depuis vingt ou trente ans. Ils n'en sont pas moins contents et moins gais.

Après dîner, illeur est permis d'aller se promener quelque temps dans la ville ; seulement ils sont obligés de se retrouver au bagne à une heure fixée. Les capitaines qui en ont le moyen, s'exemptent du travail, en donnant une petite somme au dey. Ils ont la faculté de demeurer dans des maisons séparées. J'ai vu, entre autres, chez le consul anglais, un contre-maître qui, dans le mois d'octobre passé, avoit été fait esclave sur un navire américain. Le capitaine du corsaire qui fit cette prise permit non seulement au capitaine, au pilote et au sous-pitote de rester dans leur chambre, mais il leur donna de bonne nourriture, et les régala même souvent avec du café. En revenant à Alger, ce capitaine algérien supplia le dey de l'autoriser à employer une par-

tie de la somme qui lui revenoit pour exempter des travaux le capitaine et le pilote. Il obtint cette permission, et les deux Américains séjournent hors de la ville, comme prisonniers de guerre sur parole. Ils sont logés et nourris aux frais de leur vainqueur.

Tout ceci n'excuse pas sans doute l'esclavage auquel les Algériens condamnent leurs prisonniers ; mais il seroit à souhaiter que certains colons d'Amérique usassent de la même modération envers leurs noirs. [1]

Dans quelques jours d'ici, je ferai un petit voyage dans l'intérieur des

---

[1] On est aujourd'hui convaincu plus que jamais de l'exagération qui a présidé aux déclamations en faveur de la liberté des nègres. Les funestes événemens qui en ont été le résultat sont connus de tout le monde ; on peut en lire le recit dans l'*Histoire de l'île Saint-Domingue*, de M. Bryan Edwards, que j'ai récemment traduite de l'anglais. (*Note du Trad.*

terres. Les habitants, qu'on appelle Arabes errants, parce qu'ils mènent une vie entièrement pastorale, n'ayant pour demeures que des tentes, qu'ils sont les maîtres de déplacer continuellement, exercent, d'après les renseignements que je me suis procurés, une hospitalité touchante envers les étrangers.

Les environs d'Alger sont agréables, et d'une fertilité prodigieuse. Quoique les Espagnols, par leur concurrence, y aient causé un grand renchérissement dans les denrées, le prix des différentes marchandises y est néanmoins inférieur à celui que valent en Europe les mêmes objets. Les taxes auxquelles est soumise l'importation des marchandises étrangères sont extrêmement modérées. Du reste, le climat est délicieux. Jamais la peste n'a pris naissance dans ce pays : elle y a toujours été apportée de Smyrne et des autres contrées du Levant.

Une autre chose qui m'a frappé, c'est la tolérance dont on use envers les incrédules. Les juifs sont proscrits et maltraités dans la plus grande partie de l'Europe. Ils trouvent ici un refuge assuré. Il y a à Alger des Juifs qui ont acquis une fortune considérable. Ce sont eux qui ont fait échouer ma spéculation, parce qu'ils ont acheté les objets provenant des prises, immédiatement après leur arrivée dans le port.

Les Espagnols ont formé à Alger un établissement bien précieux pour l'humanité. C'est un lazaret où l'on soigne les esclaves chrétiens lorsqu'ils sont malades. Ils y entretiennent un médecin et quatre prêtres; les Français y paient quatre autres prêtres. Et, quoique ce soient des ministres de la religion romaine, ils reçoivent également, et traitent avec la même sollicitude, les catholiques et les protestants.

Pour racheter un esclave il en coûte des sommes exorbitantes.

L'affranchissement d'un simple matelot coûte deux mille louis d'or; (quarante-huit mille francs) celui d'un capitaine coûte le double : aussi la fortune d'un particulier ne peut-elle suffire à délivrer un captif. Et quand même il se détermineroit à débourser une somme considérable pour obliger un malheureux, il seroit fort embarrassé de savoir à qui donner la préférence, lorsque huit cents infortunés y ont des droits plus ou moins grands. Il faudroit que les gouvernements respectifs se chargeassent de délivrer ceux de leurs sujets qui sont tombés au pouvoir des Algériens. [1]

---

[1] Ce que propose l'auteur de cette lettre n'est malheureusement point praticable. Si les gouvernements vouloient, à quelque prix que ce fût, racheter leurs prisonniers, les Barbaresques éleveroient leurs prétentions en con-

J'aurois encore beaucoup de choses à vous dire sur Alger ; mais je crains que ma lettre ne soit déjà trop longue.

Portez-vous bien, mes chers instituteurs ; faites mes compliments à Charlotte (la fille de M. Campe) et à tous nos amis. Ma lettre n'est véritablement qu'un brouillon. Je sens qu'elle n'est ni écrite ni travaillée avec les soins convenables.

---

séquence, et exigeroient des rançons auxquelles il deviendroit impossible d'atteindre. Le parti le plus sage, c'est de faire comme le gouvernement français, d'appaiser par des présents l'avidité de ces pirates, jusqu'à ce que les circonstances permettent de les réduire à l'impuissance de mal faire. Il faudroit pour cela que les nations européennes s'entendissent. Le plus difficile n'est pas de détruire les repaires de ces brigands. Alger, Tripoli, Tunis ont été déjà plusieurs fois bombardés par les Français et les Espagnols ; mais il faut se maintenir en possession de la côte. (*Note du Traducteur.*)

Post-Scriptum, daté de Cadix.

MES CHERS INSTITUTEURS,

LA lettre que je vous ai écrite d'Alger n'est point partie, comme je l'espérois, par la voie de Livourne, mais par celle de Cadix. Ce *post-scriptum* que je vous adresse par la poste vous arrivera sans doute plus tard.

Après beaucoup de petites contrariétés que j'ai eu le bonheur de surmonter, je suis arrivé en bonne humeur et en bonne santé à Cadix.

D'Alger je me suis rendu par mer à Bonne, pour recevoir une cargaison de blé dont j'avois fait l'acquisition. Avant d'en prendre possession, je fus obligé de porter un présent au bey ou gouverneur du pays. Il tient sa cour à Constantine, [1] à trois journées de

[1] Constantine est la capitale d'une des pro-

Bonne. Son territoire est dans la dépendance du dey d'Alger. Je fis le voyage de Constantine, accompagné d'un Juif, qui me servoit en même temps d'interprète. Nous étions montés sur des mulets. Pendant la nuit, nous couchions sous les tentes des habitants, qui nous faisoient un accueil vraiment hospitalier. Les Arabes vivent par troupes, et changent fréquemment de résidence. J'ai été témoin du départ de tout un village. Ceux qui le composoient se mirent en marche avec tous leurs effets et leurs richesses, qui

---

vinces de l'état d'Alger. Cette ville se nommoit autrefois *Sirthe* : on y voit encore des vestiges de la magnificence des Romains, notamment les ruines d'un superbe arc de triomphe.

Constantine est aussi une forteresse imprenable. Elle est bâtie sur un rocher inaccessible et taillé à pic. Les criminels condamnés au dernier supplice sont précipités du haut en bas du rocher. (*Note du Traducteur.*)

consistent en bêtes à cornes et en moutons. Ces peuples errants n'ont d'autre abri que des tentes d'une étoffe grossière : ils n'ont pas d'autre nourriture que des légumes et une sorte de pâte.

A notre arrivée dans un village, où nous voulions passer la nuit, on nous amena sur-le-champ un grand nombre de malades qui implorèrent nos soins : car, dans ces contrées, on prend tous les Européens pour des médecins. Je regrettai beaucoup de n'avoir acquis aucunes connaissances dans cette partie : mais mon Juif, qui avoit déjà fait plusieurs voyages dans la Barbarie, se mit intrépidement à administrer des remèdes. C'étoit une chose vraiment surprenante que la crédulité des malades. Les uns s'imaginoient être déjà à moitié guéris, seulement pour avoir consulté le soi-disant médecin ; leurs yeux s'animoient, leurs physionomies devenoient plus sereines. Les autres, con-

vaincus de l'efficacité d'une tasse de café, *potion* qui leur étoit ordonnée, présentoient une apparence de guérison. S'il y avoit des historiens parmi ces Arabes, je ne doute pas que, dans deux siècles, on ne parlât encore des cures miraculeuses opérées par deux voyageurs, l'un Juif, l'autre chrétien, que la providence avoit amenés dans cet endroit! Bien entendu qu'on ne manqueroit pas d'y ajouter une foule de détails et d'embellissement, car l'esprit humain est naturellement enclin à l'exagération. Une tendance invincible porte les hommes à outrer tout ce qu'ils ont vu ou oui-dire. L'expérience du Juif, qui, pendant vingt ans, avoit parcouru les différentes parties du territoire barbaresque, ne me laissa pas le moindre doute à cet égard. En le voyant opérer, je ne fus plus étonné des succès qu'ont obtenus tant d'empiriques anciens et modernes. Quoique je susse

d'avance combien il étoit facile, en Afrique de se faire croire médecin, l'effet surpassa mon attente.

Les mahométans ont une grande vénération pour leurs *saints*, et dans la Barbarie il y en a un grand nombre. Les fous sont particulièrement regardés comme des saints. « Ce sont, disent les sectateurs de Mahomet, des êtres innocents : la main de Dieu repose sur eux. » Il est très-probable que bien des gens se font passer pour insensés, afin d'acquérir plus de considération. J'ai eu occasion de voir un de ces prétendus saints qui avoit deux serpents vivants entortillés autour de son bras, et répandant une bave venimeuse. Le peuple émerveillé faisoit un cercle autour de lui.

« J'ai été témoin, me dit mon compagnon de voyage, de choses surprenantes en ce genre. J'ai vu de ces hommes enveloppés par des serpents

plus gros que leurs bras ; toute autre personne qui se seroit approchée de ces animaux auroit été dévorée par eux. Savez-vous comment cela peut se faire ? C'est par des sortiléges, par quelque puissance surnaturelle. »

C'est ainsi que ce Juif, que je croyois exempt de préjugés, qui peu de temps auparavant s'étoit moqué du fanatisme des musulmans, et que, jusque-là, je n'aurois point balancé à compter au nombre des hommes éclairés, n'en croyoit pas moins aux sorciers et à la magie. 1

---

1 Nous avons déjà parlé plusieurs fois de la manière dont les serpents font des blessures mortelles. C'est au moyen de deux crochets ou dents très-longues, qui sont creusés intérieurement et communiquent avec des vésicules venimeuses. Il suffit d'arracher ces crochets et de crever les vésicules, pour qu'on n'ait plus aucun danger à craindre de leur morsure. Il y a d'ailleurs des serpents, tels

J'ai éprouvé encore quelques petites contrariétés dans cette excursion; mais ce n'étoit pas les premières. Ma traversée d'Alger à Bonne avoit été pleine de désagréments. On peut, avec un vent favorable, faire ce trajet en deux fois vingt-quatre heures. Pendant treize jours, nous eûmes des vents contraires; le quatorzième jour, le vent nous devint plus favorable. Notre pilote ignorant se dirigea vers la côte, et nous arrivâmes à l'établissement français de Lacalle, [1] où nous courûmes

---

que le *boa*, ou serpent *devin*, qui s'apprivoisent très-aisément. Les charlatans de l'Inde et de l'Afrique se servent de ceux-ci pour abuser la multitude. (*Note du Traducteur.*)

[1] Port qui sert depuis long-temps de principal comptoir à la compagnie française d'Afrique. C'étoit autrefois une grande ville; mais ce n'est plus maintenant qu'une station de peu d'importance. (*Note du Traducteur.*)

risque d'être pris, parce que notre vaisseau étoit anglais. Au reste, telle étoit l'impéritie de notre pilote, que nous fûmes obligés de mettre une chaloupe en mer, et d'envoyer demander à terre dans quels parages nous nous trouvions. Ce ne fut que le dix-septième jour après notre départ d'Alger que nous arrivâmes au lieu de notre destination. Je m'éloignois d'Alger pour fuir la peste qui s'y déclaroit; je la retrouvai à Constantine, et je fus obligé de me réfugier dans une petite maison de Juif, qui servoit d'asile à sept familles. Les soins avec lesquels je fus accueilli bannirent toute espèce de crainte, et je m'armai de courage, sachant bien que rien ne dispose plus à gagner les maladies pestilentielles que de les redouter.

Adieu, mes chers, instituteurs; comptez toujours sur la reconnoissance et les sentiments affectueux de votre respectueux élève.

A. T. BOEHL.

HISTOIRE
DU NAUFRAGE
ET
DE LA CAPTIVITÉ
DE LA JEUNE COMTESSE DE BURKE.

INTRODUCTION.

LES aventures déplorables que je vais vous retracer, et dont l'héroïne est une enfant de neuf ans, ont été, mes jeunes amis, principalement choisies par moi pour vous faire apprécier dans toute son étendue le bonheur de vivre au milieu d'hommes civilisés, et sous un gouvernement juste. Mon intention est de vous engager, par cette comparaison, à rendre grace à l'Être-Suprême qui vous a accordé ce

bienfait. Vous allez voir figurer dans cette histoire des hommes que le défaut d'éducation, l'ignorance et le fanatisme ont plongés dans un degré de barbarie tel que, grace au ciel, vous ne sauriez vous en faire une idée, parce que vous n'avez jamais rien vu et ne verrez rien de semblable autour de vous. Les lois protectrices de l'innocence, sous l'empire desquelles vous vivez, ne permettront jamais que de pareilles atrocités se passent sous vos yeux.

Le théâtre des événements dont j'ai à vous entretenir est encore la Barbarie, cette partie septentrionale de l'Afrique que baigne la mer Méditerranée. Ce pays comprend cinq états particuliers, savoir : Barca, Tripoli, Tunis, Alger, et les royaumes de Fez et de Maroc, qui sont réunis sous la domination d'un seul chef.

La correspondance du jeune et in-

fortuné Théophile Bœhl [1] vous a donné quelques détails sur les habitants de cette contrée, qui sont un mélange d'Arabes, de Turcs, et d'Africains aborigènes appelés Maures. Ceux d'Alger, de Tunis, et de Tripoli particulièrement sont des brigands de profession, dans une guerre perpétuelle avec tous ceux des états maritimes de la chrétienté qui n'ont pas le soin d'appaiser leur avarice par des présents. Les Barbaresques poussent l'audace jusqu'à fixer la valeur de ces tributs honteux. Nous avons vu qu'ils équipent des corsaires avec lesquels ils capturent les vaisseaux marchands de leurs ennemis. Tout ce qui s'y trouve de matelots et de passagers de tout âge et de tout sexe est réduit à un esclavage perpétuel. Nous avons vu de plus les

---

[1] Voyez la relation précédente.

funestes causes qui laissent subsister ces repaires de pirates, malgré la puissance bien supérieure des Européens.

Cette histoire aura encore un autre objet, celui de vous exciter à supporter avec résignation et courage les grands et les petits accidents de la vie. Que chacun de vous, après l'avoir lue, se dise : « Hé quoi ! si une petite fille de neuf ans a su résister à des calamités si énormes, moi qui suis plus âgé et plus fort, quel être foible et pusillanime ne serois-je pas, si des souffrances cent fois plus petites me faisoient perdre contenance, manquer de patience et de fermeté ! »

Je souhaite, mes chers et jeunes amis, que cette idée reste profondément gravée dans vos esprits ; car le sort peut vous réserver des épreuves où vous aurez besoin d'une patience inébranlable, et d'une soumission respectueuse aux volontés sacrées de la

providence qui dirige tout. Pensez un jour à moi, si jamais il se présente une occasion où ma prophétie soit vérifiée.

La comtesse de Burke, née française, et de la famille de Varenne, demeuroit en France avec trois enfants en bas âge, deux garçons et une fille, tandis que son époux, le comte irlandais de Burke, étoit officier au service d'Espagne.

Celui-ci étoit sur le point de partir en ambassade pour la Suède, et, comme auparavant il desiroit revoir sa famille, son épouse résolut d'aller le trouver en Espagne avec sa fille, âgée de neuf ans, et l'un de ses fils, âgé de huit ans. Le second n'en ayant que quatre, elle fut forcée de le laisser en France. Plusieurs raisons, et notamment le desir d'arriver plus vîte,

la déterminèrent à faire ce voyage par mer, parce qu'avec un vent favorable on peut, en moins de vingt-quatre heures, faire la traversée de *Cette* (ville maritime dans le Languedoc) à Barcelone, capitale de la Catalogne en Espagne.

L'abbé de Burke, son beau-frère, l'accompagna. Sa suite consistoit dans la gouvernante de ses enfants, quatre femmes de chambres et deux domestiques. Leurs effets remplissoient dix-sept malles. Je fais mention de ces détails, en apparence frivoles, pour vous donner une idée de la richesse et de l'aisance dans laquelle ma jeune héroïne avoit été élevée, circonstance qui rend bien plus admirable encore la force d'ame qu'elle a déployée.

On loua exprès une tartane génoise.[1]

---

[1] On appelle ainsi, dans la méditerranée, de petits bâtiments qui vont à la voile et à la

Ils s'y embarquèrent le 22 septembre 1719. Des vents contraires rendirent la navigation plus lente qu'on ne l'avoit espéré. Déjà le bâtiment étoit depuis trois jours sous voile, lorsque, le quatrième, au lever du soleil, les passagers apperçurent, avec non moins de terreur que de surprise, un corsaire algérien qui se trouvoit si près qu'il n'étoit pas possible de songer à la fuite. De son côté, le chef des pirates n'eut pas plutôt reconnu la tartane, qu'il envoya contre elle une chaloupe avec vingt hommes armés pour s'en emparer. En s'approchant, ils tirèrent plusieurs coups de fusils qui ne blessèrent personne, parce qu'une partie s'étoit couchée à plat ventre, et que

---

rame, et qui servent à transporter des passagers d'un port à un autre. Aussi la plupart de ces tartanes sont-elles distribuées en chambres fort commodes.

l'autre s'étoit réfugiée à fond de cale. Les Turcs entrèrent donc, le sabre à la main, dans la tartane, et la pillèrent dans tous les coins. Ils tombèrent principalement sur les vivres, excepté sur les jambons, qui leur sont interdits par leur religion : ils les jetèrent dans la mer. Cependant, quoique le vin et l'eau-de-vie soient également défendus par leur loi, ils ne s'en mirent pas moins à s'enivrer. La comtesse fut enfermée avec sa suite dans une chambre. Le reste de l'équipage fut conduit de la tartane sur le bâtiment algérien, et mis dans les fers.

Le chef des corsaires, qui étoit un renégat [1] hollandais, entra dans la chambre de la comtesse, et lui de-

---

[1] C'est ainsi que l'on appelle, en Turquie, les chrétiens qui, par le desir de conserver leur vie, ou par spéculation, plutôt que par une persuasion intime, ont abjuré le culte

manda qui elle étoit, d'où elle venoit, et où elle comptoit se rendre. Sur les réponses de la comtesse, il demanda à examiner son passe-port, et, lorsqu'elle le lui eut fait voir, il le trouva en règle. Comme la France étoit alors en paix avec Alger, il déclara qu'à la vérité le bâtiment génois, avec tout son équipage, lui sembloit de bonne prise, mais que la comtesse, étant Française, n'avoit rien à craindre pour elle, ni pour ses gens, ni pour ses effets. La comtesse demanda aussitôt qu'on la mît, elle et les siens, dans une chaloupe, et qu'on la débarquât sur les côtes d'Espagne. Mais toutes les prières, toutes les promesses ne furent point capables d'y engager le

---

dans lequel ils sont nés, pour embrasser les erreurs de Mahomet. Ces renégats sont souvent les plus acharnés persécuteurs des chrétiens. (*Note du Traducteur.*)

capitaine. Il protesta qu'une semblable complaisance pourroit bien lui coûter la tête, si le dey venoit à apprendre que lui, ci-devant chrétien, avoit favorisé des chrétiens, et qu'il les eût mis, contre ses instructions, en liberté, sous prétexte qu'ils étoient Français. Il déclara donc qu'il alloit conduire à Alger madame de Burke, sa famille et ses domestiques; qu'elle seroit présentée au dey, et qu'il n'y avoit pas de doute qu'à la simple exhibition de son passe-port elle ne fût remise au consul de France.

Il fallut bien que la comtesse finît par souscrire à cet arrangement, puisqu'elle ne pouvoit pas s'y opposer. Le capitaine lui laissa le choix de rester sur la tartane, ou de venir à bord de son bâtiment. Il lui conseilla de suivre le premier parti, parce qu'il ne se flattoit pas d'être en état de la protéger contre les insultes de ses gens, qui con-

sistoient en deux cents Turcs ou Maures. La comtesse se rendit à ce conseil, et demeura sur la tartane. Le capitaine fit remorquer ce bâtiment, c'est-à-dire, qu'il le fit attacher à l'autre avec une corde, et y laissa sept hommes de son équipage, après en avoir retiré la plus grande partie des vivres. La comtesse lui fit, ainsi qu'à l'officier turc qui commandoit la prise, le don d'une montre ; et ils firent voile vers Alger.

Quelques jours après, il s'éleva une tempête pendant laquelle le câble qui attachoit la tartane au corsaire se rompit. Ce malheureux accident sépara les deux navires, et, comme les Turcs qui étoient à bord de la tartane n'entendoient rien à la direction des vaisseaux, et que d'ailleurs ils n'avoient point de boussole, ils voguèrent à la merci des vents et des vagues.

La tempête poussa précisément le

vaisseau sur la côte de Barbarie, et, par un hasard encore plus grand, elle le conduisit dans une baie, où, sans courir le risque de faire naufrage, on jeta l'ancre sur un fond sûr.

Les Turcs ignorants, maîtres de la tartane, étoient tellement désorientés, qu'ils ne se doutoient pas du lieu où ils étoient. Faute d'une chaloupe, deux d'entre eux se jetèrent à la nage, pour prendre à terre des informations. On leur apprit que l'endroit où ils étoient mouillés étoit la baie de Kolo, à quelque distance de Gigeri, et que, par conséquent, ils avoient dépassé Alger.

A peine le commandant de la prise eut-il reçu ces renseignements, qu'il eut la témérité de remettre à la voile, après avoir coupé l'ancre, seul moyen de salut qui fût en son pouvoir, et qu'il ne lui auroit pas été difficile de conserver, en la levant d'après les pro-

cédés ordinaires. [1] C'est ainsi que, sans boussole, sans chaloupe, et, ce qui étoit pis encore, dépourvus de connoissances nautiques, ils osèrent braver la haute mer.

Ils étoient à peine à un quart de lieue de la baie qu'ils avoient eu l'imprudence de quitter, qu'ils furent accueillis par une nouvelle tempête.

Le vent souffloit de l'ouest avec violence, c'est-à-dire, dans une direction opposée à la route du vaisseau.

---

[1] Les ancres des navires sont d'énormes pièces de fer dont les branches s'engagent dans le sable, et s'y enfoncent d'autant plus que le vent ou d'autres causes poussent le vaisseau en avant ; mais, au moyen de la manœuvre, on fait passer le bâtiment du côté opposé ; on peut alors retirer l'ancre, sans avoir d'autres efforts à surmonter que la résistance de son poids. On se sert, pour cet effet, de cabestans que font mouvoir plusieurs hommes. (*Note du Traducteur.*)

La frêle tartane fut ramenée avec rapidité devant la baie, dans l'endroit où la côte étoit la plus dangereuse. Peu de temps après, un choc terrible annonça qu'on venoit d'échouer sur un rocher....

Dans ce moment fatal, la comtesse étoit dans sa chambre avec son fils et une de ses femmes. Ces trois infortunés périrent dans les flots, parce que l'eau entra avec tant de promptitude, qu'elle ne leur laissa pas le temps de se sauver.

Les autres personnes de sa suite étoient sur le gaillard d'avant, où elles se tenoient fortement cramponnées pour ne point être entraînées par les vagues qui s'y brisoient. Parmi ces personnes étoit un ecclésiastique nommé Arthur. Ce brave homme apperçut un être humain qui luttoit contre les vagues. Sans examiner qui ce pouvoit être, il s'élança dans la mer, se saisit

de l'infortuné, et eut le bonheur de le ramener sur le tillac.... C'étoit la jeune comtesse Aline.... Elle respiroit encore ; les soins qu'on lui prodigua ne tardèrent pas à la rappeler à la vie. Le bon Arthur recommanda cette enfant aux femmes de chambre de la comtesse, et, se fiant sur son habileté dans l'art de la natation, il essaya de gagner la côte. Il se jeta encore une fois au milieu des vagues ; mais il y trouva son tombeau.

L'oncle d'Aline, l'abbé de Burke, sauta du tillac, qui étoit déjà couvert d'eau, sur un rocher, et, pour ne point céder à l'impétuosité des vagues, il s'y fixa au moyen de son couteau, qu'il avoit enfoncé dans une fente. Plusieurs lames d'eau vinrent successivement se briser sur lui. Enfin il fut entraîné et jeté sur une partie du rocher qui étoit à sec.

Là, il se saisit d'une planche qu'on

avoit détachée du vaisseau. Grace à cet appui, il gagna heureusement la terre.

Le rivage se remplit aussitôt d'une foule de Maures qui accoururent au devant de lui : mais.... ô honte !.... ce n'étoit pas le desir de secourir un malheureux qui les attiroit ; c'étoit celui de le dépouiller, de le maltraiter ! Ces infâmes, pourrez-vous le croire ? lui arrachèrent par lambeaux, et en l'accablant de coups, les habits dont il étoit couvert. Plusieurs d'entre eux se rendirent à la nage vers la tartane, espérant y conquérir un plus riche butin.

Le valet de chambre qui tenoit dans ses bras la jeune comtesse fit signe à deux des nageurs, et, lorsqu'ils furent à quatre pas de lui, il leur jeta l'enfant, qui tomba dans l'eau.... Les nageurs s'en saisirent, et amenèrent, saine et sauve, la petite Aline sur le rivage. Comme ils n'avoient pas le temps de dépouiller cette malheureuse enfant,

ils se contentèrent de lui ôter un bas et un soulier, en signe d'esclavage.

Le valet de chambre a raconté dans la suite que, tandis qu'il tenoit Aline dans ses bras, elle n'avoit manifesté qu'une seule crainte, c'étoit que ces barbares ne voulussent la contraindre à se faire mahométane. Mais elle avoit déclaré, avec une fermeté qui surpassoit son âge, qu'elle aimeroit mieux être tuée.

Quel courage et quelle force d'ame dans une enfant de neuf ans!

Sa femme de chambre et le domestique se jetèrent également à la mer, et furent sauvés par les Maures. Arrivés à terre, ils éprouvèrent les mêmes mauvais traitements qu'on avoit fait subir à l'oncle. On ne leur laissa aucun de leurs vêtements.

Les malheureux captifs, tremblant à la fois de froid et de terreur, maltraités et volés par les monstres au

pouvoir de qui ils étoient tombés, furent conduits, ou plutôt chassés, ainsi qu'un vil troupeau, sur un terrain pierreux et inégal, vers une hauteur où un grand nombre d'habitants, hommes, femmes, enfants et vieillards, s'étoient rassemblés. Quoiqu'ils eussent les pieds ensanglantés, le corps meurtri du froissement que leur avoit fait le rocher, ils étoient encore obligés de traîner les paquets dont les chargeoient leurs impitoyables conducteurs. Cependant la fidélité, l'amour leur prêtèrent encore assez de force pour leur permettre de porter alternativement leur jeune maîtresse. La tranquillité, le calme inaltérable que montroit cet enfant les attendrissoient tous; les Maures seuls étoient insensibles.

Lorsqu'ils furent arrivés auprès du groupe des habitants, ils furent accueillis avec un sourire infernal. Les chiens de ces barbares imitèrent leurs

maîtres ; ils se jetèrent, en hurlant, sur les malheureux naufragés, et mordirent grièvement un des domestiques et la femme de chambre de la jeune comtesse.

Les naufragés furent alors distribués entre ceux qui s'étoient jetés à l'eau pour les sauver. La fortune voulut qu'Aline, son oncle et le valet de chambre échussent en partage aux mêmes maîtres ; de sorte qu'ils ne furent point séparés, tandis que les autres furent emmenés par leurs maîtres respectifs.

Tout ce que firent ces barbares pour prolonger dans leurs esclaves une existence dont ceux-ci desiroient ardemment le terme, fut de jeter sur leurs épaules un vieux manteau plein de vermine, pour les couvrir, et de leur donner un morceau de pain de maïs, cuit sous la cendre.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de

leur triste domicile, on les laïssa couchés tout nus sur la terre. Aline, frissonnant de froid, accablée de fatigues, ne fut pas mieux traitée que les autres. Le valet de chambre obtint enfin, avec beaucoup de peine, qu'on allumât du feu. Il y fit sécher, à moitié seulemcnt, les habits de cette malheureuse enfant, parce qu'il ne vouloit pas la laisser nue tout le temps qu'auroit exigé leur siccité complète. C'est dans une aussi déplorable situation qu'ils passèrent la nuit, incertains du sort qu'on leur préparoit.

Le village (s'il est possible de donner ce nom à un groupe de misérables huttes, sous lesquelles demeurent les habitans errants de ces contrées) consistoit en cinquante familles environ. Leurs cabanes étoient faites de branches d'arbres et de roseaux entrelacés. Sous cet abri, hommes, femmes, enfants et bestiaux étoient cou-

chés pêle-mêle, sans aucune séparation.

Le lendemain matin, une troupe d'habitants se rassembla autour de la cabane où l'on avoit renfermé les trois prisonniers, pour délibérer sur ce qu'on devoit en faire. Plusieurs d'entre eux, aveuglés par le fanatisme, proposèrent nettement d'assommer ces *chiens de chrétiens*, et d'en faire un sacrifice agréable au *prophète*. [1] D'autres, qui avoient encore plus de vénération pour l'argent que pour le prophète, s'opposèrent à une semblable mesure. Vous concevez que ce ne fut point par humanité, mais dans l'espoir de tirer des captifs une rançon considérable. L'idée que ces pauvres gens ne leur avoient fait aucun mal, que rien ne les autorisoit à les regarder

---

[1] C'est ainsi que les musulmans appellent Mahomet, fondateur de leur religion.

comme une propriété dont ils pussent disposer à leur gré, étoit absolument étrangère à des êtres aussi abrutis. Ils auroient regardé comme un insensé quiconque leur auroit fait des remontrances à cet égard.

Cette fois, les habitants se séparèrent sans rien résoudre sur le sort de leurs captifs. Le lendemain, des individus d'un autre village vinrent prendre part à la délibération. Ce jour-là, nos malheureux naufragés eurent plus à souffrir que la veille. Leur vie n'étoit, en quelque sorte, suspendue qu'à un fil. Je n'ose pas décider si leurs maîtres avoient réellement le dessein de les tuer, ou s'ils ne vouloient que leur inspirer de la terreur. Le fait est qu'ils ne sembloient plus indécis que sur le genre de supplice qu'ils vouloient infliger à leurs victimes. Tantôt ils prenoient des tisons enflammés, et paroissoient sur le point d'incendier

la cabane et d'y brûler vifs leurs prisonniers : tantôt ils brandissoient leurs larges cimeterres, comme s'ils eussent voulu abattre la tête des infortunés chrétiens ; tantôt ils dirigeoient sur eux leurs fusils chargés à balles : de sorte qu'il falloit à chaque instant s'attendre à recevoir le coup mortel. L'un de ces monstres saisit Aline par les cheveux, la souleva en l'air, et lui mit le tranchant de son sabre sur la gorge, comme s'il eût voulu lui couper le cou. Les malheureux, jouets de leur fureur inhumaine, se contentoient de leur faire comprendre par signes que, pour leur propre intérêt, ils auroient bien tort de leur ôter la vie, puisqu'ils se priveroient par-là d'une rançon. Ce fut toujours la seule raison qui les désarma.

Les femmes et les enfants furent ceux qui se comportèrent de la manière la plus cruelle. Ils ne se lassoient

pas de tourmenter et d'effrayer les prisonniers. [1]

Sur ces entrefaites, le bey ou gouverneur de Constantine, subordonné au dey d'Alger, comme nous l'avons appris dans la relation précédente, reçut des nouvelles de ce qui se passoit. Il signifia aux Maures l'ordre de relâcher leurs prisonniers, et il les avertit qu'en cas de refus, il viendroit les y contraindre par force. Mais les Maures n'eurent point d'égard à ces menaces.

---

[1] Tous ces détails, quelque révoltants qu'ils soient, ne sont pas en contradiction avec ce qu'a dit M. Bœhl sur la manière dont sont traités les esclaves à Alger, et dans les autres villes capitales de la Barbarie. Les habitants dont il s'agit dans cette relation sont des Maures indépendants, séparés par des montagnes et par des déserts des contrées plus civilisées, et que le gouvernement a bien de la peine à contenir dans l'ordre. (*Note du Traducteur.*)

Ils bravèrent la puissance du dey, et refusèrent net de livrer leurs prisonniers. Depuis ce moment, ils les surveilloient avec plus de soin qu'auparavant, autant pour leur rendre toute évasion impossible que pour empêcher qu'on les leur enlevât par force.

Ce n'étoit pas encore assez que les traitements barbares, la misère et la faim sous lesquels ces infortunés gémissoient ; la pauvre petite Aline eut à supporter une atrocité qui surpassoit toutes les autres. Les Maures, qui étoient excellents nageurs et plongeurs intrépides, se mirent à visiter les débris du vaisseau naufragé, pour en tirer et transporter à terre tout ce qu'ils y pourroient trouver de quelque valeur. Outre plusieurs caisses et ballots, ils y trouvèrent les cadavres des noyés. Ils amenèrent tout cela à terre : le valet de chambre et les domestiques furent obligés de prêter leurs soins à

cette opération. Au nombre des cadavres étoient les corps inanimés de la mère d'Aline et de son jeune frère. Ils les dépouillèrent de leurs habits, et, comme ils apperçurent à la main de la comtesse des bijoux qu'on ne pouvoit lui ôter, ils lui coupèrent les doigts avec une pierre tranchante, parce qu'ils craignoient de souiller leurs couteaux, en les faisant toucher au corps d'un chrétien. Ils laissèrent son cadavre exposé en plein air, et ils se faisoient un jeu d'y jeter de grosses pierres, parce que le corps gonflé d'eau rendoit un bruit sourd.

Qu'on se fasse, s'il se peut, une idée de ce que dut souffrir Aline à la vue d'un pareil spectacle !

L'abbé de Burke demanda instamment la permission d'inhumer les restes de la comtesse. On lui répondit que les chiens ne devoient pas être enterrés.

Parmi les objets que les Maures

retirèrent du vaisseau, il se trouva des livres et une écritoire. Les Maures, illétrés, n'en pouvant faire aucun usage, les abandonnèrent à leurs prisonniers comme des objets absolument inutiles. Cette circonstance fut, comme on va le voir, l'origine de leur délivrance.

Les misères qui accabloient les naufragés n'étoient pas à leur comble. Trois semaines après, on les amena dans l'intérieur des montagnes, où le cheick, ou chef de la tribu, faisoit sa résidence. Douze Maures, armés de sabres, de fusils et de lances, les escortèrent. On exigea que l'abbé et le valet de chambre portassent alternativement la petite Aline; et, pour les faire marcher aussi vîte que leurs conducteurs, on les chassa à coups de crosses de fusils. Le soir, uniquement pour les empêcher de mourir de faim, on leur jeta un morceau de mauvais pain. C'est dans ce triste équipage

qu'ils furent menés devant le cheick.

On se disputa encore une fois sur le sort définitif des prisonniers ; mais il n'y eut rien de décidé. Au reste, leur position ne changea point : ils eurent à souffrir les mêmes mauvais traitements, les mêmes privations et les mêmes incommodités. Ils furent constamment exposés aux mêmes périls. Le valet de chambre ayant osé prendre dans une étable un peu de paille pour servir de lit à sa jeune maîtresse, cette action pensa lui coûter la vie. Le maître de la cabane entra dans une telle fureur, qu'il terrassa le fidèle domestique, et le traîna vers un billot pour lui couper la tête. Il survint, par bonheur, un autre Maure qui l'en empêcha. Ces sortes de scènes se renouvelèrent plusieurs fois ; mais la main invisible de la providence détourna toujours de ces têtes innocentes le coup de la mort. Le premier à qui

les prisonniers étoient échus en partage se présenta pour les réclamer comme sa propriété. Sur le refus qu'on fit de les lui remettre, il prit l'infortunée Aline par les cheveux, tira son sabre, et, si on ne l'eût retenu, il alloit lui fendre la tête. Cependant on finit par lui accorder sa demande. Les captifs furent reconduits dans leur ancienne demeure. Là, on leur refusa même le mauvais pain dont on les avoit nourris jusqu'alors. Des feuilles de navets crues furent la seule misérable subsistance que les monstres daignassent leur accorder.

Fort heureusement pour nos héros, les sentiments de bienveillance qui caractérisent la nature humaine n'étoient pas entièrement éteints, même dans l'état d'abrutissement où ces Maures étoient plongés. Leurs enfants commencèrent à lier connoissance avec Aline; cette jeune et intéressante

personne en obtint, de temps à autre, du lait et du pain. Les autres captifs firent une observation qui ne leur fut pas moins utile. Ils découvrirent que la férocité de leurs maîtres ne les empêchoit pas d'avoir beaucoup d'affection pour leurs enfants ; ils trouvèrent par là un moyen d'obtenir des choses que, par toute autre voie, ils n'auroient pu se procurer. Le plus sûr expédient pour exciter la bienveillance et la compassion d'un Maure, c'étoit de lui dire : « Accorde-moi cela pour l'amour de tes enfants. »

Ce fut encore pour eux un moyen d'envoyer des lettres au consul de France à Alger. Aline les rédigea. Elle se servit de quelques feuilles blanches qu'elle trouva dans les livres dont j'ai déjà parlé. Trois fois cette tentative fut infructueuse ; les lettres n'arrivèrent point à leur adresse. La quatrième missive parvint à Al-

ger, et fut remise au dey, qui la fit passer au consul de France. Celui-ci la communiqua à M. Dussault, ambassadeur français qui s'y trouvoit alors.

Tous ceux qui lurent cette lettre en furent profondément affligés, bien qu'Aline n'eût fait mention que d'une foible partie des souffrances auxquelles elle et ses compagnons étoient en butte. M. Dussault, qui connoissoit très-bien la famille de Burke, expédia sur-le-champ une tartane française qui étoit à l'ancre dans le port, et l'envoya au secours de ses malheureux compatriotes. Il y fit embarquer une provision de vivres et d'habillements de toute espèce, et pria le dey de lui donner des lettres de recommandation pour le *grand marabout* (le grand prêtre de Bugie) qui étoit en haute vénération chez les Maures. Lorsqu'il les eut obtenues, il fit partir la tartane, qui,

après une courte et heureuse navigation, parvint à Bugie.

Ibrahim Aga, drogman [1] de l'ambassade française, que M. Dussault avoit chargé de cette mission, remit au grand prêtre la lettre du dey, et le pria d'interposer ses bons offices dans cette affaire. Par malheur, le grand marabout étoit malade; mais cela ne l'empêcha pas de se lever, et de se mettre en marche, accompagné de sa femme, du drogman, d'un autre prêtre et de six ou sept Maures. Ils se rendirent vers le lieu où Aline étoit détenue avec ses compagnons, à sept ou huit journées de Bugie. Puisse l'attendrissement de toutes les ames sensibles qui liront cette histoire récompenser ce bon prêtre turc de son humanité!

Les habitants, qui l'apperçurent de

---

[1] Les Turcs appellent ainsi les interprêtes.

loin, et qui soupçonnèrent ses intentions, s'élancèrent, au nombre de dix ou douze, le sabre à la main, dans la cabane où étoient les captifs, et en fermèrent la porte. On peut se faire une idée de l'angoisse où ceux-ci se trouvoient.

Les prêtres s'approchèrent de la cabane, et frappèrent à la porte; ils demandèrent où étoient les chrétiens. — A l'autre bout du village, leur répondit-on de l'intérieur. Mais, un des habitants qui étoient restés devant la porte ayant fait comprendre par signes que les captifs s'y trouvoient, le grand marabout se fit ouvrir la cabane de force, et les Maures qui s'y étoient cachés prirent la fuite à son aspect. Les captifs croyoient déjà que c'en étoit fait de leur existence. Le grand marabout entra alors sans opposition; il s'approcha d'eux avec humanité, leur présenta la lettre de l'ambassa-

deur français, et leur remit du pain et des noix de ses propres provisions.

La joie la plus vive succéda tout à coup à l'effroi des captifs. Décrive qui pourra l'alégresse de ces infortunés qui passoient si rapidement de l'extrême terreur au plus grand plaisir ! moi, je ne suis pas en état de le faire.

Les prêtres et leur suite passèrent la nuit dans la cabane des prisonniers. Le lendemain, ils enjoignirent aux habitants de comparoître devant eux.

Les ordres de ces prêtres ont plus de pouvoir sur les Maures que toutes les forces du dey. Leur colère est regardée dans ce pays comme le plus grand des malheurs, leur bénédiction comme le plus grand des bienfaits. Aussi, quand les mendiants demandent l'aumône, ce n'est pas au nom de la divinité, c'est au nom du grand marabout : ils sont sûrs de ne pas être refusés.

Le grand prêtre appela également le cheick qui s'empressa de paroître. Il lui déclara, ainsi qu'aux habitants, qu'il étoit venu pour réclamer les prisonniers français. La France étant en paix avec Alger, ils ne pouvoient, disoit-il, retenir plus long-temps des infortunés qui avoient déjà trop souffert. Il ajouta qu'à la vérité les Maures des montagnes étoient indépendants, et non soumis à la puissance immédiate du dey d'Alger; mais que, comme ils jouissoient des avantages de la paix avec la France, c'eût été de leur part une grande injustice de condamner à un esclavage perpétuel des sujets de cette puissance, qu'un vent contraire avoit jetés sur leur côte.

La réponse des habitants, traduite par l'interprète, remplit les prisonniers d'une nouvelle terreur. Ils déclarèrent qu'ils étoient prêts d'obéir aux ordres de leur prêtre, mais à con-

dition qu'Aline resteroit avec eux, parce que le cheick l'avoit destinée pour épouse à son fils, âgé de quatorze ans, et que même une princesse de France devoit regarder comme un grand honneur d'être mariée au fils du prince des montagnes.

A cette nouvelle, la pauvre Aline fut frappée comme d'un coup de foudre. Ses fidèles compagnons protestèrent qu'ils aimeroient mieux rester dans l'esclavage que d'abandonner leur bonne et jeune maîtresse.

On fut long-temps en pourparler de part et d'autre : le cheick demeura inflexible : enfin le marabout le tira à part, lui mit quelques pièces d'or dans la main, et lui promit une rançon de neuf cents piastres [1] s'il vouloit mettre en liberté la jeune comtesse.

Cet *argument irrésistible* produisit

---

[1] Quatre à cinq mille francs environ.

tout son effet ; les prisonniers passèrent encore une fois de la peur à la joie. Le bon prêtre laissa, pour garant de sa promesse, sa femme qu'il avoit amenée avec lui, et un Turc de sa suite. Il accompagna les chrétiens jusqu'à Bugie. Ils passèrent la nuit dans la cabane d'une vieille femme qui ne pouvoit concevoir qu'on eût laissé la vie à ces chiens de chrétiens, et qu'on les eût mis en liberté. Dans sa horde, disoit-elle, on n'auroit pas commis une semblable lâcheté. Elle fit, tout en grondant et en injuriant, les préparatifs du repas, et certes de telles manières n'étoient pas faites pour offrir de l'attrait aux convives.

De Bugie, nos héros rendus à la liberté s'embarquèrent pour Alger. La traversée fut heureuse. Leurs compatriotes les reçurent à bras ouverts. L'ambassadeur français mena la jeune comtesse dans sa chapelle ; et

là tous les chrétiens qui s'y trouvèrent chantèrent un *Te Deum* solennel, en actions de graces de cette délivrance miraculeuse. Après avoir pourvu aux besoins d'Aline et de ses compagnons d'infortune, l'ambassadeur envoya au bon prêtre non seulement la rançon dont on étoit convenu, mais encore des présents considérables pour lui et pour tous ceux qui avoient concouru à la mise en liberté des Français. Enfin il garda auprès de lui Aline, son oncle et le valet de chambre, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement rétablis, et il leur facilita les moyens de retourner en France.

Fin du Naufrage de la jeune comtesse de Burke, et du Tome neuvième de la Collection.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE VOLUME.

RELATION d'un Naufrage sur la côte d'Aracan, dans les Indes Orientales, d'après les mémoires de W. Mackay, jeune lieutenant de vaisseau anglais. Page 1

VOYAGE à Alger, extrait de la Correspondance d'Antoine-Théophile Bœhl, l'un des élèves les plus distingués de M. Campe.

Introduction. 93

1re *année* 9. Burke. 17

Lettre à monsieur et madame Campe, datée d'Alger, 30 janvier 1793. Page 108.

Post-scriptum, daté de Cadix. 146

HISTOIRE du naufrage et de la captivité de la jeune comtesse de Burke. 155

FIN DE LA TABLE.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Campe, Joachim Heinrich,

Relation d'un naufrage sur la côte d'Aracan, dans les Indes orientales

Paris 1807
It.coll. 226 i
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10622214-5